

PIERRE-JOSEPH COOMANS

L'ECOLE belge contemporaine peut être fière de compter parmi les siens le grand peintre d'histoire et de genre dont nous reproduisons, ce mois-ci, un des tableaux les plus favorablement connus, intitulé "Poésie".

Pierre-Joseph Coomans est né à Bruxelles. Il reçut à Gand les leçons de Hasselarre, puis à Anvers, celles de Weppers et de Keyser.

Il obtint un très grand succès avec ses deux premiers tableaux: la "Prise de Jérusalem par les Croisés" et la "Bataille d'Absalon".

S'étant rendu alors en Algérie, il y demeura plusieurs années et en rapporta de nombreuses esquisses à l'aide desquelles il exécuta plusieurs tableaux, entre autres une "Danse de femmes arabes" et un "Paysage de la province de Constantine". Il dut sa grande renommée à sa "Bataille d'Attila dans les champs catalauniques", tableau célèbre qui est aujourd'hui exposé à l'hôtel de ville de Bruxelles. Le peintre fit ensuite plusieurs voyages en Italie, en Grèce et en Crimée, où il réunit des études pour

une "Bataille de l'Alma", peinte en 1857. C'est à la suite d'un nouveau voyage en Italie pendant lequel il avait été frappé par les ruines de Pompéi, qu'il modifia sa manière et exécuta une série de tableaux de genre et de scènes familières empruntées à la vie antique: "Les premiers pas", "Phryné", "Glycère", etc...

Le sujet du tableau que reproduit notre gravure et qui s'intitule "Poésie", représente Homère parcourant l'Asie, en chantant librement sous les cieus ses admirables poèmes. Etant donnés les renseignements que les anciens nous ont laissés sur le plus grand poète de l'antiquité et dont presque tous sont légendaires, ce tableau ne pouvait être qu'une sorte d'allégorie, inspirée par la grande admiration que la poésie homérique avait excitée chez Coomans, artiste enthousiaste, doublé d'un fin lettré.

Cependant dans la composition de cette scène, il a su indiquer le caractère général de l'œuvre la plus belle écrite en langue grecque.

"Poésie!" mais poésie avant tout religieuse, où la nature, surtout dans l'"Iliade", est divine et dont les dieux sont en même temps que des forces morales, des forces naturelles.

Pierre-Joseph Coomans figura souvent au Salon de Paris avec succès, et son dernier tableau, le "Rêve", y fut très remarqué, bien que d'une exécution un peu molle.

Marc Lebrun.



DES AVANTAGES QUE LA RELIGION CATHOLIQUE PROCURE AUX INDIVIDUS ET AUX PEUPLES

SUIVIS DE QUELQUES CONSEILS AUX ÉTUDIANTS

CONFÉRENCE DONNÉE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU COLLÈGE
DE SAINT-BONIFACE (MANITOBA).

PARLANT ici devant une élite de croyants, je n'ai point à me préoccuper d'établir au préalable les fondements de notre foi. Je puis tout de suite me placer en pleine thèse catholique et, renversant l'ordre ordinaire du discours, allégrement énoncer, avec la certitude d'éveiller en vos âmes de radieux échos, les conclusions de mon travail: c'est un privilège incomparable pour les peuples comme pour les individus d'appartenir à l'Eglise catholique; c'est aussi un devoir de se préparer à seconder son action dans le monde.

* * *

Mille désirs, nobles et légitimes, surgissent constamment au plus intime de notre être. Or, on trouve dans le dogme et la morale catholique, tout ce qu'il faut pour les satisfaire, même en ce qu'ils ont d'absolument terrestre.

Notre intelligence veut-elle s'établir dans la vérité? Nous savons qu'en nous appuyant sur les enseignements de l'Eglise, nous ne pouvons errer!

Recherchons-nous la bonté? Nous n'avons qu'à nous recueillir pour l'apercevoir dans l'action perpétuelle de

la Providence apportant quotidiennement à l'homme la plénitude de ses bienfaits et couvrant le monde de son égide mystérieuse. Nous la contemplons encore dans les traits et dans la vie des grands serviteurs du Christ, lesquels sont comme le doux reflet des mansuétudes éternelles, intégralement révélées aux peuples par l'immolation compatissante de Dieu dans un sacrifice qui se renouvelle sur l'autel à toutes les heures du jour, et sans cesse dans le même but, le salut du genre humain.

Et la beauté, qui est peut-être ce qu'il y a de plus sensible et de plus attrayant pour l'homme, nous la trouvons répandue partout dans la création, œuvre infiniment variée de notre Dieu, dont les mains rayonnantes de magnificence, ont semé sur notre globe d'inénarrables merveilles; nous la trouvons dans l'éclat et l'immensité des cieux, dans la végétation, dans le cristal de l'eau, jusque dans le paysage tourmenté des montagnes; nous la trouvons encore dans les proportions monumentales de nos vieux temples, dans les splendeurs de notre culte et, surtout, dans la parfaite convenance de nos dogmes entre eux et avec notre nature non obscurcie par le souffle des mauvaises passions.

Nous sommes anxieux et impatients de tout savoir.

Or, Dieu est le maître de la science; outre notre intelligence, il nous a donné la révélation comme une échelle pour monter plus haut, comme une lumière pour voir plus loin que ne pourrait le faire notre raison livrée à ses seuls efforts.

Nous aspirons parfois à dépasser dans nos contemplations les bornes imposées à nos facultés. Souvent notre pensée, quittant pour ainsi dire le sol, va se perdre dans la vision de nous ne savons quoi qui semble arracher notre corps et notre esprit au terre-à-terre des choses qui les entourent.

Si, secouant cette espèce de torpeur et reculant de la

main les voiles du rêve, nous nous reportons vers l'Eglise, nous la voyons élargissant le nimbe du crucifix et de la madone jusques aux extrémités du globe, relevant nos regards au plus haut des espaces infinis où se meuvent, dans une indiscutable réalité, des millions d'astres éclatants, qui chantent sans doute la gloire du Très-Haut, mais qui charment aussi jusqu'à l'extase les faibles humains.

Si nous redoutons la force, nous l'aimons encore davantage; elle impose à notre intelligence comme à nos muscles.

Mais, qu'y a-t-il donc de plus saisissant que le pouvoir de Pierre, qui a vaincu les hérésies et les forces brutales, l'erreur combinée avec le despotisme?

Le bien et les vérités que nous concevons, nous finissons par désirer d'en avoir le spectacle présent à nos regards; nous voulons les voir, les toucher!

Or, l'Eglise catholique seule peut combler nos vœux; elle nous donne le Pape, le docteur infaillible, la vérité en chair et en os.

Nous soupirons après la paix. L'Eglise catholique la distribue aux hommes de bonne volonté.

Nous aimons la lumière!

L'Eglise catholique est toujours celle qui s'éclaire aux feux de l'étoile de Bethléem!

Nous aimons la liberté!

C'est l'Eglise catholique qui nous a délivrés de l'esclavage de nos sens et du mal; c'est elle qui a pris l'initiative et n'a cessé d'être le plus grand instrument de l'affranchissement des malheureux astreints au régime de la dure servitude; c'est l'Eglise encore qui trace clairement les bornes où la licence — l'ennemie de la liberté — doit s'arrêter!

Et le progrès! Nous y aspirons de toute la force de notre âme!

Or, le progrès est d'origine chrétienne.

Quand le vieux monde craquait de toutes parts et tombait en lambeaux, une voix de l'Orient s'éleva, qui disait aux hommes: Relevez-vous et marchez; marchez encore, marchez toujours vers le progrès; allez jusqu'à la perfection: *estote perfecti*.

* * *

Je n'en finirais pas si je voulais ainsi continuer l'exploration du cœur humain, à noter toutes ses aspirations, à mettre en relief toutes les conceptions de notre intelligence. Mais je sais également que l'Eglise ne cesserait point non plus de nous donner des solutions conformes à notre destinée terrestre comme à la sublimité de nos fins éternelles. Ses institutions sont les grandes voies par où la créature s'achemine vers son Maître, qui la réclame au paradis. En attendant ce terme qui sera comme un glorieux renouvellement de la vie, sa morale nous garde sur la terre; elle nous écarte des précipices; elle est le sel des nations; la société humaine lui doit de ne pas sombrer sous l'avalanche des passions et des erreurs qui surexcitent le monde.

Est-il besoin de rappeler les excès et les turpitudes du monde païen, ses aveuglements et les tendances infimes de son idéal, si tant est que l'on puisse appliquer ce mot au paganisme?

Certes, dans les arts et les lettres, dans l'éloquence et dans la philosophie, l'antiquité nous a laissé des chefs-d'œuvre. La vertu n'y a pas tout à fait manqué, non plus que les actions éclatantes. Même à cette époque la morale nous offre de beaux traits. Mais quels furent généralement les mobiles divers de tous ces travaux et de la vie même? La glorification de l'homme, la satisfaction de ses passions, tout au plus le patriotisme, mais un patriotisme farouche, conquérant, dominateur. D'où l'esclavage partout; l'esclavage dans la société, l'esclavage dans la fa-

mille, l'esclavage dans les esprits, avec des maîtres cruels ou corrompus. Aussi, les révoltes, nées de la souffrance comme des ambitions, germèrent et éclatèrent avec une fréquence égale aux maux qu'il s'agissait de secouer. C'étaient autant de coups frappant sur les chancelants échafaudages d'un ordre social vermoulu. Celui-ci se désintérait et périssait. Et cette fois, pour empêcher la création d'être submergée sous les débris d'un cataclysme moral plus effroyable que le déluge même, il n'a plus suffi que Dieu parlât par les prophètes; il n'a plus suffi qu'il manifestât sa présence par l'éclat du feu dans un buisson ou par le tonnerre sur le haut de la montagne! Dans ses desseins impénétrables, il Lui plut d'entr'ouvrir à la fois les cieux et ses trésors de miséricorde, de quitter les splendeurs de son séjour éternel, de se faire homme et de mourir sur la croix.

* * *

Le monde était sauvé. Et quand je dis le monde, je n'entends plus seulement le côté spirituel de l'humanité; je parle de la société civile, reconstituée selon l'ordre nouveau, sur des préceptes posés de toute éternité, pour soutenir la noblesse de notre origine contre les instincts d'une nature subséquentement pervertie.

Il fallut trois siècles de lutttes, trois siècles de persécution avant que la croix, jusque-là le gibet ignominieux, apparût triomphante dans les airs comme un signe de victoire. Ce fut un combat de bête fauve, devenue furieuse par le désespoir, que ce choc de l'ancienne organisation païenne contre le renouveau du christianisme. Mais enfin, celui-ci, sans colère, sans abattre aucun droit légitime, sans toucher aux monuments marqués du génie de l'homme, sans secousse révolutionnaire, mais par le seul effet de ses vertus, de sa douceur, de sa force originelle, pénétra graduellement dans les cœurs, dans les familles,

dans les mœurs, dans les lois, jusque dans les armées et sur les trônes, restaurant les institutions, substituant aux maximes dissolvantes des idoles les versets de l'Évangile, d'abord à Rome, puis rapidement dans les diverses parties du vieil empire des Césars, lequel n'était devenu si grand et si puissant que pour faciliter l'œuvre rédemptrice du Christ et l'extension de son règne.

C'est alors que la société se reconstitua sur de nouvelles bases, avec des horizons plus sereins et le sens admirable et précis de la vraie civilisation. Le serviteur ne fut plus un esclave, l'ouvrier cessa d'être une enclume, les humbles ne furent plus méprisés, le débiteur put compter sur la compassion, le riche apprit à faire une part de ses biens aux déshérités, la femme réhabilitée fut élevée à la dignité de mère, le mari reconnut dans son épouse une compagne, le père comprit qu'il n'avait pas le droit de vie et de mort sur ses enfants, les rois admirèrent la puissance supérieure de Dieu. Tel le vindicatif Théodose courbant son impériale fierté sous les reproches de saint Ambroise; tels encore les barbares s'arrêtant devant le geste d'un pape.

* * *

Ce fut la ligne de démarcation entre deux époques, le point de départ d'une civilisation radieuse. On fonda des bibliothèques, les universités regorgèrent d'élèves, les docteurs enseignaient les humanités — gratuitement, — les humanités, un beau mot presque disparu de notre langue aujourd'hui, et qui dit bien pourtant l'excellence et la nature de la discipline intellectuelle à laquelle on soumettait ces générations pleines de foi, mais bouillantes, subtiles et chevaleresques. Et ce n'était pas seulement la jeunesse qui s'empressait autour des chaires; c'étaient tous les âges et toutes les classes, l'adolescent aux vives ardeurs et le vieillard refroidi, des moines et des guerriers, les princes de l'Eglise comme les rois de la terre. Entre

deux conquêtes, Charlemagne allait écouter une leçon d'Alcuin, — un Anglais! —

* * *

Il y aura toujours des esprits bornés qui croiront se hausser en appelant le moyen âge l'époque des ténèbres — les *dark ages*. Mais quand donc avons-nous vu l'élite des nations s'appliquer davantage aux belles-lettres et à la philosophie? Quelle époque émerge de l'histoire plus auréolée de sainteté et de poésie? Quel docteur, soit dans l'antiquité, soit aux temps modernes, a pu dépasser la profondeur et l'éclat des cours d'un Thomas d'Aquin? N'est-ce pas de là, ou des temps qui en sont sortis comme une naturelle floraison, que datent aussi ces monuments inimitables dont la durée défie les âges, ces vieilles cathédrales aux lumineuses rosaces, aux lignes si pures, aux arceaux mystérieux, aux flèches élancées, s'envolant vers l'au delà comme une prière? Raphaël et Michel-Ange défient la concurrence des temps modernes.

* * *

Ah! l'on se battait alors avec entrain, c'est vrai! Se bat-on moins aujourd'hui?

Les emportements de la nature humaine déchue firent souvent naître des conflits sanglants, réprouvés par la justice, contraires à l'esprit de paix chrétien. On prenait parfois le château voisin comme les Etats-Unis ont pris les Philippines, comme les Piémontais ont pris Rome, sans droit. Mais force nous est de constater que l'on se battait généralement pour l'ordre et le triomphe des idées généreuses. Ce fut le berceau de la chevalerie. Durant cette période imprégnée de foi ont éclaté ces aspirations étonnantes, incompréhensibles à notre époque, magnétiques, à l'héroïsme. Avec tous nos moyens de communication, combien de catholiques se rendent-ils de nos jours en pèle-

rinage à la montagne du Calvaire ou aux tombeaux des Apôtres? Alors, les aspirations dont je viens de parler devinrent tellement exubérantes qu'à un moment donné, sur le signal de l'Eglise, elles soulevèrent les peuples et arrachèrent pour ainsi dire à sa base tout un monde pour le lancer, par delà les monts et les mers, dans une expédition sublime; sublime par le but, sublime par les souffrances et par le dévouement; je parle des croisades, qui resteront, malgré certains désordres inévitables dans les cohues humaines, l'une des plus merveilleuses épopées de tous les temps.

* * *

La renaissance fut l'œuvre de l'Eglise; c'est le témoignage des siècles qui a donné à cette brillante époque de nom d'un pape.

Les hommes ont su, comme toujours, mettre des ombres au tableau; mais l'œuvre de l'Eglise n'en plane pas moins au-dessus de ces temps déjà lointains. Elle a honoré l'esprit humain et servi les intérêts de la société par une instauration du monde dans des conditions moins rudes, plus accessibles aux charmes de la vie, très favorables au développement des arts, tout en présidant à la formation des nationalités et en faisant usage des privilèges que le droit public d'alors lui concédait à l'égard des pays chrétiens. Elle jugeait leurs différends, remettait chacun dans ses positions acquises, inclinait les prévaricateurs au repentir, à la justice, à la paix, assurant ainsi la stabilité de la fortune publique, des richesses individuelles et des libertés populaires. C'est à une assemblée de barons catholiques que l'Angleterre doit sa *Grande Charte*, fondement des libres institutions qu'elle se plaît à présenter au monde comme un modèle de charpente politique.

* * *

C'est le propre de la vérité catholique d'adoucir les mœurs, de rapprocher les peuples et de garantir la propriété.

Ce rôle social, elle l'accomplit par ses commandements :

Tu ne te révolteras point contre Dieu ni contre les autorités légitimement constituées ;

Tu ne mentiras point ;

Tu ne tueras point ;

Tu ne voleras point ;

Tu ne donneras point ton cœur à la luxure ;

Tu aimeras ton prochain, ne rendras point de faux témoignages contre lui ; tu ne déchireras pas sa réputation ;

Tu garderas fidèlement les jours consacrés au Seigneur.

Je l'ai dit, ce sont là des commandements ; ils assujétissent l'homme à des obligations. Mais, qui ne voit que l'accomplissement de ces préceptes engendre nécessairement la paix, la liberté, le bonheur, la délivrance ? Sans aller plus au fond de cette proposition, songez un instant à ce que serait une société qui pratiquerait scrupuleusement cette loi ! Plus d'inquiétudes ni pour nos biens ni pour nos personnes ; plus de convoitises ni de paupérisme ; plus de haines ni d'injustices. Nous serions à l'abri de tout danger et de toute frayeur grâce à l'union des cœurs et des esprits dans l'unité de doctrine et de discipline.

C'est ainsi que des choses d'ordre surnaturel produisent des effets dans l'ordre naturel. Elles coulent comme un sang généreux dans les veines de l'humanité, et sans se détourner de leurs fins supérieures, elles atteignent aussi, et d'abord, leur but intellectuel et social.

* * *

Les ennemis de l'ordre établi excellent à trouver des formules captivantes et à les jeter aux foules pour les entraîner dans leurs excès. Le protestantisme a trouvé celle du

libre examen, et la révolution, cette fameuse étiquette qu'elle a plaquée sur tous les édifices français: liberté, égalité, fraternité; mots sonores, faits pour exprimer de nobles aspirations, mais trop aisément et trop fréquemment détournés de leur sens légitime.

Toutes deux ont produit des désastres épouvantables, parce que toutes étaient l'expression de la révolte.

La première, fruit de l'orgueil et de la concupiscence, était un défi jeté à l'Eglise, comme le *non serviam* de l'ange aux temps préhistoriques.

Ce n'était pas la première hérésie qui eût entravé l'épanouissement de l'Eglise et son action souveraine au sein de la société. Mais, il faut le reconnaître, celle-ci fut et reste encore l'une des plus profondes blessures faites à sa majesté et à son autorité. Son point de départ est un principe d'incertitude et de désagrégation. Aussi, quelles perturbations n'a-t-elle pas engendrées! Elle a divisé en deux camps le vieux monde, dont la plus grande partie était restée réfractaire à l'orthodoxie grecque.

Il y a eu, certes, depuis son éclosion, des épopées brillantes, même parmi ses adhérents. Mais ceux-ci les durent à ce qui leur restait du vieil héritage d'un christianisme intégral.

Sous la tutelle des institutions catholiques a resplendi d'un éclat incomparable le siècle où tout était grand, le souverain, les sujets, les guerriers, les artistes, les poètes, les orateurs; et parmi ceux-ci, Bossuet, le puissant génie qui, à trois siècles de distance, prêche encore si fortement aux esprits supérieurs — tel Brunetière — et les ramène de l'incrédulité passive aux ardeurs d'une foi militante.

Cette hérésie peut néanmoins se vanter d'avoir conduit la plupart des nations aux portes de l'apostasie.

A côté de cette constatation, il est opportun de placer cette vérité, que la foi dans les peuples comme dans les individus n'est pas le résultat d'un accident, mais une effet

de la grâce de Dieu. Car, si cette grâce eût alors été absente de la terre, nul n'aurait pu résister aux pièges des nouvelles doctrines et aux moyens d'influence mis à leur service.

* * *

Quel a été l'effet social de cette commotion religieuse?

Ce sont les principes du protestantisme qui ont amené le plus grand cataclysme dont les nations aient eu à souffrir dans les temps modernes. La Révolution française, avec ses horreurs et ses guerres subséquents, est le fruit direct de la libre pensée, qui est elle-même la conséquence nécessaire de l'hérésie protestante.

Cette doctrine illogique et désespérante, mélange d'erreurs diverses et anciennes, conduisit au matérialisme et à l'incrédulité. La raillerie s'unit à l'impiété. Le *Dictionnaire encyclopédique* recueillit et mit à la mode tous les sophismes et toutes les calomnies des philosophes. Le terrain se trouva préparé pour la germination et l'action des sociétés secrètes, lesquelles méditèrent la ruine des Etats. Au milieu de ce vertige, la révolution éclata. Vous en connaissez les excès, depuis le vol jusqu'au meurtre, depuis le renversement des croix jusqu'au culte immoral et insensé de la déesse Raison.

Rien ne prouve mieux que ces violences, ces audaces et ces chutes, la nécessité de la morale chrétienne pour les Etats.

Voyez, en effet, le procédé!

Afin d'être plus libres de commettre les crimes qu'on médite; afin de pousser plus sûrement vers l'abîme la société dont on a juré la ruine, on commence par gâter les esprits, par les soustraire au joug qui contient les passions vilaines, par supprimer le culte et le clergé. C'est donc que ces forces intimes et profondes, cette morale et ces institutions sont opposées aux néfastes desseins des hordes révolutionnaires et aux bouleversements sociaux.

En effet, laissez-moi l'affirmer de nouveau, le code de la religion catholique est une loi de paix, de douceur, d'ordre et de stabilité.

Aujourd'hui, le socialisme, sous divers noms et des formes diverses, veut refaire l'organisation politique et le régime de la propriété. Mais comment?

En bousculant tout, en spoliant tout. Et il poursuit ces revendications illégitimes à l'aide de ce que l'on a appelé, dans les loges mêmes, la propagande par le fait; c'est-à-dire, par l'assassinat.

Voyez le meurtrier du président McKinley! Cet homme a refusé l'assistance du prêtre à ses derniers moments! Pourquoi? Parce qu'il lui aurait fallu haïr son crime et renoncer à ses affiliations perverses.

Mais il est clair alors, n'est-ce pas, qu'une religion qui se jette ainsi entre la victime et le bourreau, est une institution protectrice des individus et des sociétés?

On l'a dit, la religion catholique est la meilleure police des gouvernements! Les lois peuvent proscrire le vice, le frapper d'amende ou de la prison; mais la vertu seule, la vertu s'appuyant sur les scrupules d'une conscience éclairée par la révélation, peut le prévenir. Les lois elles-mêmes n'ont de sanction efficace que dans les préceptes de la morale, laquelle est une émanation de Dieu. C'est donc en Dieu et dans ses prescriptions que les sociétés doivent placer leurs assises et leurs sommets, tout l'édifice, en un mot, avec ses ornements et ses trésors, avec le maître et les serviteurs.

“ Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, dit le psalmiste, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent.”

“ Si le Seigneur ne garde lui-même la ville, c'est en vain que veille celui qui la garde.”

Or, la loi de Dieu n'a sur la terre qu'une chaire pour la promulguer et l'interpréter: c'est l'Eglise catholique,

celle qui, du Vatican au Cénacle, peut, sans interruption, faire remonter sa filiation.

* * *

L'action de l'Eglise, on la distingue dans l'avènement des peuples, dans leur marche, dans leur décadence. On peut aussi la percevoir dans les manifestations ordinaires de la vie.

Pour des motifs d'hygiène, la médecine recommande la sobriété; la religion s'accorde avec la médecine en réprimant la gourmandise sous toutes ses formes.

Cette même médecine contraint ses malades à la diète; l'Eglise vient à son secours en prescrivant des jours de jeûne.

L'Etat frappe le crime de punitions; l'Eglise va plus loin, elle accorde une récompense aux vertus opposées à ces vices.

La clameur publique veut que les classes laborieuses aient au moins un jour de repos par semaine; l'Eglise fait à tous une obligation d'observer le dimanche comme un jour de fête.

Au nom de la philanthropie, ou plutôt, de l'altruisme, pour employer le langage élégant d'aujourd'hui, les gouvernements et les autres administrations publiques s'emploient à soulager les misères notoires; l'Eglise fait une obligation aux riches de servir une part de leurs biens aux déshérités; elle établit des refuges pour les malades et les pauvres, qu'elle va chercher jusque dans les plus sordides garnis; elle contient et apaise les colères que le spectacle des fortunes éblouissantes soulève dans l'âme des couches inférieures.

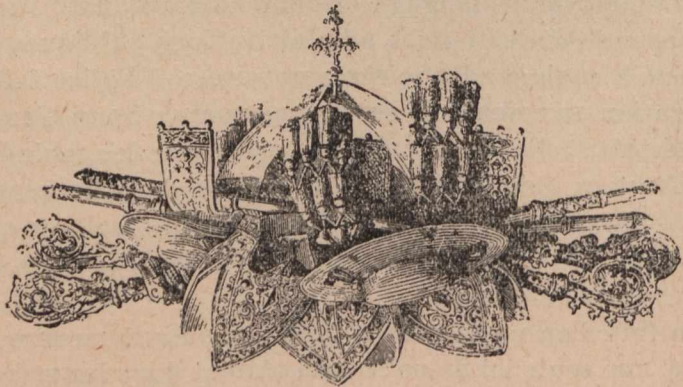
En fait, l'on ne saurait signaler une seule mesure d'hygiène, une seule loi de police qui n'aient dans les préceptes de l'Eglise une solution efficace. Pour supprimer les désordres et les souffrances, il suffirait de se laisser vivre à

l'ombre de cette divine institution. Ce serait le paradis terrestre retrouvé et reconquis.

Mais combien sont réfractaires à cette règle de vie, même parmi nous, catholiques! A côté de la religion du mystère et de l'amour, de notre religion vivante, qui parle aux petits et aux grands, qui met en commun les joies et les pleurs et s'adresse encore plus au cœur qu'à la raison, on a semé le monde d'une infinité de croyances raisonnables, qui au lieu de solidariser le genre humain, l'individualise et rabaisse son regard vers les préoccupations utilitaires; d'où naissent l'égoïsme, les ambitions démesurées, menant tout droit à la jalousie, à l'antagonisme haineux, aux convoitises, à la violence, aux rapines, à la révolte.

T.-A. Bernier.

(A suivre)





NOS INTIMES

J'HABITE un des plus charmants endroits de Montréal. Autour de ma maison s'élèvent de majestueux érables. En arrière, le terrain, montant en amphithéâtre, m'a permis d'y tracer un jardin, qui, l'été surtout, lorsqu'il est émaillé de fleurs, offre un beau spectacle. Aussi, un de mes plus agréables passe-temps est-il de le cultiver et d'en varier les dessins, sans compter le bonheur que j'éprouve à voir mes enfants prendre plaisir à faire ample moisson de ses fleurs pour les distribuer à leurs amis ou pour orner les autels.

Tout en arrière de mon jardin s'étend la nappe limpide de l'eau pure dont nous abreuve notre conseil municipal, et que nos bons échevins, s'imaginant nous fournir du cristal de roche, nous font payer si cher.

A gauche, mais assez loin pour former un admirable coup d'œil sans nous incommoder de leur voisinage, s'élèvent le majestueux édifice de l'hôpital Victoria, adossé à la montagne, et dont l'aspect devient féérique, lorsque, le soir, toutes ses fenêtres s'illuminent.

Sur le devant et du côté droit, nous jouissons de la vue de Ville-Marie toute entière. Dominant même nos voisins les plus proches, nous voyons au delà des dômes, des flèches et des tours, notre majestueux Saint-Laurent, ses îles verdoyantes, les campagnes de la rive sud, avec, dans le lointain, les monts Saint-Bruno, Belœil, Rougemont et autres.

De tous mes voisins, c'est une belle vieille voisine que je préfère; aussi, assez souvent, vais-je passer quelques

heures chez elle, acceptant même, de temps en temps, de prendre le souper sur ses pelouses ombragées et fleuries.

Cette charmante voisine a, elle aussi, une bien nombreuse famille. Incapable de se déplacer, elle m'envoie beaucoup de ses enfants.

Il en est quatre surtout, plus fidèles que les autres à me visiter. Ils sont si gentils, ces chers enfants, qu'il est impossible de ne pas les aimer!

L'aîné a déjà atteint un âge assez respectable. On le reconnaît à son embonpoint, à sa figure large et épanouie, à son nez légèrement cassé et relevé, et puis, il a l'oreille droite un peu fendue, souvenir d'une jeunesse orageuse. Non pas que je veuille dire qu'il ait "beaucoup marché," oh! non, sa conduite a toujours été irréprochable, mais il a dû défendre sa vie contre de cruels et stupides ennemis. Cette nécessité l'a rendu prudent. Ayant fait ma connaissance lorsqu'il n'était déjà plus jeune, malgré mes avances, il est demeuré craintif.

La seconde est une jeune dame mariée depuis un an, à peu près. Comme toutes les personnes bien nées de son sexe, elle est timide, et n'admet pas qu'on se permette la moindre liberté avec elle. J'ai obtenu qu'elle vienne s'asseoir sur mes genoux pour déguster sa collation, mais elle s'appelle *madame n'y touchez pas*, si je veux qu'elle y reste. Puis, elle a sans doute des soucis de ménage, qui sait, peut-être pas de servante? cette engeance étant, hélas! devenue si détestable, que souvent on aime mieux s'en passer et faire soi-même son ouvrage. Toujours est-il qu'elle vient me voir moins souvent que ses frères, passant quelquefois la semaine entière sans me rendre visite. Elle a même été deux mois, août et septembre, sans venir. J'ai craint, un moment, qu'elle ne fût malade ou pis que cela, mais depuis j'ai cru savoir, car elle ne me l'a pas avoué, qu'elle avait travaillé aux récoltes.

En effet, son frère cadet qui avait pour habitude de venir me voir tous les jours, s'est absenté, pour cette même

raison, pendant vingt-huit jours consécutifs du mois de septembre. Il ne m'en avait pas averti et je fus dans une inquiétude mortelle, craignant qu'il ne lui fût arrivé malheur. J'étais sur le point de prendre le deuil, car celui-là est un ami intime, que j'aime de tout mon cœur; je l'eusse amèrement regretté. Mais, Dieu merci, un beau matin il m'est revenu plein de santé. Depuis, il n'a jamais manqué sa visite journalière.

Mes enfants me taquinent souvent à cause de mon attachement pour lui, mais vraiment il est si aimable, si beau, dans toute la force de sa jeunesse, qu'il est impossible de ne pas s'y attacher. S'il arrive pendant que je suis occupé dans mon jardin, il me suit pas à pas, saute sur moi aussitôt que je lui en donne la chance, fouille dans mes poches pour voir s'il n'y trouverait pas quelques friandises. J'ai passé des heures entières, assis sur ma véranda, à m'amuser et à amuser les autres de ses gentillesses. Il saute sur mes épaules, sur ma tête, se pend par les pieds à l'une de mes mains pour atteindre des deux siennes, qui sont toutes petites, un fruit que je lui présente, en bas, de l'autre main.

Dans la même position, comme un matelot, il tire une ficelle au bout de laquelle j'ai attaché une noix. Aussitôt qu'il a pu s'en emparer, il court la cacher dans le jardin, puis revient en demander encore.

Depuis qu'il fait trop froid pour que je le reçoive sur la véranda, nous sommes convenus d'un signal pour m'avertir de son arrivée. Aussitôt le signal donné, vite, je cours lui ouvrir. Il entre, me précède à ma table de travail où nous passons ensemble de délicieux moments: moi, à lui prodiguer caresses et friandises, lui, à les déguster avec tant de gentillesse, que je ne puis me lasser de le contempler.

Il est si gracieux dans ses mouvements, dans ses pauses, si élégamment vêtu d'un habit de fourrure brune nuancée de gris puis de blanc, et toujours d'une propreté irréprochable, comme d'ailleurs ses frères et sœurs.

Les enfants ont pris plaisir à nous photographier dans toutes les positions. Ce sont sûrement de délicieux et curieux petits tableaux, dont je vais vous faire part.

Le quatrième est tout jeune et a toute l'insouciance de



UN NID D'ÉCUREUILS

Ce petit édifice se confond tellement avec la ramure des sapins qu'il est souvent presque impossible de l'apercevoir.

son âge. S'il aime à venir dans mon jardin, c'est pour y gambader: courir, sauter, grimper dans les arbres, faire des pirouettes et des culbutes, ne s'arrêtant un instant, que pour grignoter quelques fruits que nous mettons à sa

portée. Inutile d'essayer de retenir cet enfant pétulant; mais il est si bien élevé, que jamais il ne cause de dégâts dans les massifs de fleurs au milieu desquels il joue. Il part comme il est venu: tout à coup nous l'apercevons jouant autour de la maison, plus tard nous le cherchons en vain, il est disparu sans mot dire.

* * *

Je m'aperçois que j'ai oublié de vous dire qui était cette belle vieille voisine, que j'aime:... c'est la montagne de Montréal, si bien nommée par Jacques Cartier: Mont-royal. Ses enfants, au moins ceux qui me visitent intimement, sont les écureuils, que les savants nomment *sciurus carolinensis* et que nous connaissons sous le nom d'*écureuils gris*. Ils habitent par couples sur l'enfourchure des grosses branches, dans les parties inaccessibles de la montagne. Le mâle ne permet pas qu'un compagnon vienne s'établir sur l'arbre où il a lui-même fixé son habitation. Ce domi-



Il monte sur mes genoux, s'y assied pour manger.

cile est propre, chaud et impénétrable à la pluie. Pour le construire, le mâle et la femelle commencent par transporter des bûchettes qu'ils enlacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, la foulent, et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour s'y trouver à l'aise et en sûreté avec leurs petits. L'ouverture est vers le haut, étroite, juste assez grande pour permettre de passer. Au-

dessus de l'ouverture ils construisent une couverture, en cône, qui met le tout à l'abri et fait que la pluie s'écoule et ne pénètre pas à l'intérieur du nid familial. Au printemps la femelle met bas trois ou quatre petits, qu'elle élève avec le plus grand soin. Pendant l'été, ils ramassent des vivres pour l'hiver, et cachent leurs provisions dans des trous d'arbres, où ils savent fort bien les retrouver.

Au printemps, lorsque les provisions sont épuisées, ils errent en quête de nourriture. C'est ainsi qu'au mois de juin dernier, lorsque les graines des érables jonchaient la



Il fouille dans mes poches pour y trouver quelques friandises

terre autour de notre véranda, ils vinrent en manger les amandes. Les enfants s'amuserent à leur jeter des pistaches. Bientôt ils comprirent d'où venait cette manne bienfaisante et vinrent sous la véranda, regardant en haut, comme pour en demander encore. Naturellement, ce ne fut jamais en vain. Pour avoir les provisions sous la main, une jardinière fut placée sur la table de la véranda et remplie tous les jours de pistaches. Nos convives arrivaient presque tous les matins, entre sept et huit heures. Un jour que mon

ami était dans le haut de l'arbre le plus rapproché de la maison, il vit où les enfants puisaient les mets recherchés qu'on leur servait, et il prit tout de suite la résolution d'en faire son profit. En effet, dès que nous fûmes entrés pour le repas du midi, il se mit à transporter les pistaches, si bien qu'à notre retour, la jardi-

nière fut trouvée presque vide. Je soupçonnai le voleur et pour le prendre *flagrante delicto*, je m'installai, immobile, sur une chaise à côté de la table. Bientôt, je vis le coupable apparaître sur le tronc d'un gros érable situé à cinq pieds de la véranda. Tout d'abord, ma présence sembla le déconcerter. Il me considéra pendant quelques instants, puis constatant ma parfaite immobilité, il sauta sur la balustrade, et après encore un moment d'hésitation, sur la table. Assis sur le coin le plus éloigné du meuble, les bras croisés, il me considéra longtemps, prêt à refaire d'un bond la route aérienne qu'il venait de parcourir.

Voyant de nouveau que je ne bougeais pas, il se décida à aller prendre une noix et à déguerpier. Je me hâtai de courir à la balustrade et je le vis chercher dans le gazon un endroit propice, y creuser un petit trou, y fixer solidement son butin, ramener la terre dessus, la taper avec soin, puis remettre en place, avec précaution, les brins d'herbe qu'il avait pu écarter. Nous avons depuis constaté que l'ouvrage était si bien exécuté, qu'il était impossible de retrouver l'endroit précis de la cachette, même lorsque du haut de la véranda nous croyions l'avoir bien remarqué.

Il refit ce manège trois ou quatre fois, et chaque fois avec plus de hardiesse. Je me hasardai alors à vider la jardinière et à présenter une pistache entre l'index et le pouce, sur le bord de la table.

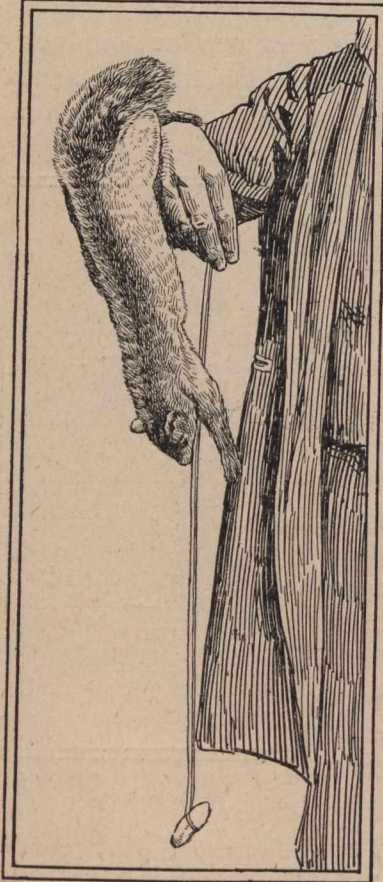
Il revint, regarda dans la jardinière et ne trouvant rien, se mit à me considérer. Il aperçut la noix, s'appro-



Il se pend par les pieds pour atteindre un fruit.

cha avec défiance, faisant deux pas en avant et un en arrière, enfin, constatant encore une fois que rien ne remuait, il se décida à la prendre.

Nous recommençâmes le lendemain, et peu à peu je l'a-



Comme un matelot, il tire une ficelle.

menai à sauter sur mes genoux, à s'y asseoir pour manger, et bientôt nous devînmes si familiers qu'il alla jusque dans mes poches pour y chercher ce qu'il désirait. Maintenant nous sommes deux amis inséparables; il ne craint pas même les étrangers dès qu'il les voit en ma compagnie.

Parlant de leurs pattes de devant j'ai dit leurs mains, c'est qu'en effet, les écureuils ne s'en servent comme de pieds que pour marcher. Au repos ils sont assis, les pattes de devant croisées sur la poitrine; ils s'en servent pour porter leurs vivres à leur bouche, tournent et retournent une noix, avec une dextérité étonnante, pour voir de quel côté ils pourront le mieux la casser ou la porter. Ces pattes de devant n'ont que quatre doigts; le pouce est remplacé

par une éminence ronde ayant l'apparence et l'adhérence de la gomme élastique. Cette éminence fait l'office, du pouce chez l'homme.

J'ai parlé aussi du signal convenu avec mon ami, pour m'avertir de son arrivée, maintenant que je ne puis plus

laisser ma porte ouverte. De ma table de travail j'ai vue sur la véranda et sur la table dont j'ai déjà parlé. J'ai mis sur cette table une boîte de bois, de la forme d'un petit baril, dont le couvercle emboîte. Je suis parvenu à lui apprendre à ôter le couvercle avec ses dents, en tenant le baril entre ses mains.

Lorsque je l'entends déposer le couvercle sur la table ou que je vois le baril découvert, je sais qu'il est là. Je



Nous sommes convenus d'un signal.

n'ai qu'à ouvrir la porte et à l'appeler, en disant : Viens ! viens ! pour qu'il vienne tout de suite.

Les chiens et les chats sont ennemis nés de l'écureuil. Aussi dès qu'il en aperçoit un se hâte-t-il de grimper hors de sa portée, et là, fait entendre un

petit grognement en agitant sa belle queue.

L'homme toutefois est son ennemi le plus redoutable. Bon nombre de ces êtres que l'on croit intelligents, semblent ne pouvoir jouir de la vue d'un de ces gentils petits animaux, sans se baisser pour ramasser une pierre. L'écureuil, qui, à la vue d'un animal ennemi, se contente de monter sur les premières branches et d'exprimer son mécontentement, fuit au plus haut des arbres lorsqu'il aperçoit un de ces bipèdes penchés vers la terre. De là, il le considère en silence, comme abasourdi à la vue de la

stupidité de cet être qu'il a sans doute cru doué de raison. Il sait très bien distinguer entre une personne respec-

table qui s'arrête pour le considérer avec curiosité et bienveillance et un gamin ou un vulgaire inspecteur de la compagnie du gaz, ou un employé de l'hôpital que j'ai vus à l'œuvre et dont l'intelligence semble se borner à chercher l'occasion de faire du mal.

Si ces détails ont pu intéresser mes lecteurs, leur procurer les moyens de se faire de semblables amis, ou leur inspirer seulement la pensée de protéger ces jolis petites bêtes quand l'occasion s'en présentera, j'aurai fait œuvre utile. Nous avons une loi, même assez sévère, pour protéger les animaux contre la stupidité humaine; respectons cette loi, et bientôt, dans notre beau parc, nous pourrons tous jouir de la familiarité des écureuils, qui ne demandent pas mieux que de devenir les amis de l'homme.

J. Vincent.



JEAN CABOT

Extrait de : "LE CAP-BRETON ET SES DÉCOUVREURS."
(en préparation)

(Suite et fin)

Faisons maintenant avancer les témoins et écoutons leurs dépositions.

Aussi bien le retour du découvreur à Londres, a créé le plus vif émoi dans la Cité, surtout chez les représentants des souverains étrangers.

Parmi ces derniers se trouvaient, en première ligne, Lorenzo Pasqualigo, agent commercial du doge de Venise, et Raymond di Soncino, ambassadeur du duc de Milan, avec lequel nous avons déjà fait connaissance.

Ils furent les premiers aux renseignements, et, dès le 23 août, quelques jours seulement après le retour à Londres de Jean Cabot, Pasqualigo écrivait à ses frères : "Le Vénitien, notre compatriote, qui est allé de Bristol, dans un navire, à la recherche d'îles nouvelles, est de retour. Il dit qu'il a découvert une terre à sept cents lieues à l'ouest, le territoire du Grand Khan. Il a côtoyé trois cents lieues et est descendu. Il n'a vu aucun être humain. Mais il a rapporté quelques collets qui avaient été tendus, une aiguille à faire des filets, et il a trouvé des arbres qu'on avait abattus, d'où il a conclu que le pays était habité.

“ Son voyage a duré trois mois. A son retour, il a vu deux îles à tribord; mais n'est pas descendu, le temps lui étant trop précieux à cause des provisions qui s'épuisaient.

“ Le roi est enchanté de cette nouvelle. Il lui a promis dix navires pour le printemps prochain, armés à son ordre... Il lui a donné de l'argent pour s'amuser jusqu'au printemps... On l'appelle le grand amiral. De vastes honneurs lui sont décernés; il s'habille de soie, et les Anglais courent après lui comme des imbéciles.

“ Il a planté une large croix sur sa nouvelle terre, avec un drapeau de l'Angleterre et un autre de Saint-Marc, parce qu'il est lui-même Vénitien...”

Dans le même temps, c'est-à-dire, le lendemain, Soncino écrivait à son maître:

“ Le Vénitien, bon marin et habile découvreur, que Sa Majesté a envoyé, il y a quelques mois, est de retour sain et sauf. Il a découvert deux îles très grandes et fertiles; aussi les Sept-Cités, à quatre cents lieues à l'ouest de l'Angleterre. Sa Majesté à l'intention de l'envoyer de nouveau le printemps prochain avec quinze ou vingt vaisseaux.”

Ces deux lettres, premières dépêches de deux reporters affolés, sont suivies, quatre mois plus tard, d'une troisième, celle de Soncino, dont nous avons vu, plus haut, le commencement, et dont voici la fin:

“ Comme ce Jean est un étranger ici, qu'il est pauvre, il n'aurait pas été cru sur parole, si ses compagnons, qui sont presque tous des Anglais, n'avaient corroboré ce qu'il dit. Il a une carte de la terre et aussi un globe solide, construit par lui, qui montrent où il a atterri et comment, en s'avançant dans la direction du levant, il a dépassé assez considérablement le pays de Tanaïs. Ils rapportent que c'est une contrée très bonne et tempérée, et ils croient que le bois de Brésil et la soie y croissent; ils affirment que la mer est couverte de poissons. J'ai enten-

du maître Jean raconter ces choses, et ses compagnons anglais disent qu'ils peuvent tirer assez de poisson de ce pays pour permettre à l'Angleterre de se passer de l'Islande..."

"Mais maître Jean nourrit des projets plus grandioses encore. Il se propose de pousser plus loin du côté du Levant, à partir de l'endroit où il est déjà allé, en côtoyant le littoral jusqu'à ce qu'il arrive à une île, qu'il nomme Cipango, située dans la région de l'équinoxe, où il croit que se trouvent les épices et les pierres précieuses du monde. Autrefois il est allé lui-même à la Mecque..."

"Le roi commence à avoir confiance en lui; il lui fait des avances d'argent. On dit qu'au printemps... ils s'en iront fonder une colonie en ce pays, au moyen de laquelle ils pensent établir, à Londres, de plus grands entrepôts d'épices que ceux d'Alexandrie. Les principaux promoteurs de l'entreprise sont des hommes de Bristol, de grands armateurs, qui savent maintenant où aller, et qui disent que c'est un voyage de quinze jours au plus..."

"Un Bourguignon, camarade de Cabot, avec qui je parlais de ces choses, me les a confirmées de point en point. Il veut y retourner, parce que l'amiral (c'est ainsi que maître Jean se désigne lui-même) lui a cédé une île; il en a donné une autre à son barbier: ces deux hommes se croient déjà des comtes. Monseigneur l'amiral ne s'estime lui-même rien moins qu'un prince. Je crois que plusieurs pauvres moines italiens, auxquels il a promis des évêchés, s'en iront avec lui. A moi, qui suis devenu son ami, il a promis un archevêché, si je veux l'accompagner..."

Cette dernière lettre dépeint assez fidèlement tous les personnages en scène. Ce sont, au deuxième plan, des enfiévrés, des emballés, remplissant avec conviction leur rôle de figurants, sous la direction savante de l'amiral Jean Cabot, leur imprésario. La galerie c'est, aux loges et aux baignoires, le roi, ses ministres, et les accrédités

des cours étrangères, avec, au parterre, les marchands de Bristol et de Londres.

Voilà, en définitive, tout ce que l'histoire a conservé, tout ce qu'il nous reste de renseignements contemporains et précis sur le premier voyage de Jean Cabot, sur sa découverte du continent d'Amérique et sur ses projets ultérieurs. Les témoignages que nous recueillerons plus tard sur le même sujet, de la bouche de son fils Sébastien et de ses confidents, n'auront pas la même valeur historique. Il est même douteux qu'ils portent en eux le cachet de la vérité.

Que trouvons-nous à déduire de ces trois lettres, écho fidèle, à n'en pas douter, de la relation de ce voyage, entendue de la bouche même de Jean Cabot et de ses compagnons, à leur retour d'Amérique et durant les quatre mois qui suivirent ce retour?

La route suivie au départ: nous l'avons examinée plus haut. La durée du voyage, trois mois environ; un seul vaisseau, le *Mathew*; dix-huit hommes de bord; Jean Cabot prenant possession de la nouvelle terre au nom du royaume d'Angleterre et de la République de Venise, en y arborant, en même temps et au même endroit, le drapeau de Saint-George et celui de Saint-Marc.

Voilà, avec l'affirmation que le nouveau pays est très poissonneux (poisson ici est un terme générique qui signifie morue) à peu près les seules données positives et croyables de cette triple narration.

Ajoutons-y le résultat de ces merveilleuses découvertes: tout le monde enchanté et fou de joie, ce qui se comprend; Jean Cabot fêté, honoré et enflé, ce qui devait arriver; et le roi lui avançant de l'argent et lui promettant tous les vaisseaux dont il aura besoin pour poursuivre ses découvertes, ce qui était en somme l'essentiel à gagner.

Quant à l'endroit précis où il a abordé, la latitude, la longitude: pas un mot. Était-ce une île? Était-ce la

“grand'terre”? Nous n'en savons rien. Pasqualigo dit que Cabot est allé “à la recherche d'îles nouvelles” et qu'il a découvert “une terre”, où “il ne vit aucun être humain.” Rien de plus. C'est vague comme la situation de l'île de Robinson Crusôé.

Soncino, de son côté, dit dans sa première lettre qu'il “a découvert deux îles très grandes et fertiles, et aussi les Sept-Cités.” Quelles sont ces deux îles? Où sont-elles situées? Quant aux “Sept-Cités”, ce sont des îles chimériques qui hantaient l'imagination des Anglais et des navigateurs d'Europe, depuis des siècles, et que personne n'a encore découvertes.

A quelle distance à l'ouest de l'Angleterre se trouvent cette terre et ces îles?

Pasqualigo, sur la foi de Jean Cabot, dit “à sept cents lieues à l'ouest” de l'Angleterre; Soncino, “à quatre cents lieues”, et les marchands de Bristol, “à quinze jours au plus.”

Qui croire? Tous tiennent leurs renseignements soit de Cabot, soit de ses compagnons, probablement de l'un et des autres.

A quelle date abordèrent-ils à l'île, ou au continent nouveau? Voilà un détail, la date, qu'un découvreur n'oublie jamais. Pour Jean Cabot, qui voulait avant tout de l'argent, des honneurs et des vaisseaux, ce point prend une importance secondaire.

Mais il a fait “une carte de la terre et aussi un globe solide qui montre où il a atterri”, et que chacun peut consulter.

Ce globe solide et cette carte ont l'un et l'autre disparu; mais Soncino, qui les a vus et examinés, qui sait, par conséquent, l'endroit précis où Jean Cabot a atterri, nous dit, sur la foi de son compatriote, que l'expédition s'est avancée, à l'ouest, considérablement au delà du pays de Tanais.

Or, ce pays de Tanais vaguement connu des géographes

du quinzième siècle, est la région arrosée par la rivière du même nom, aujourd'hui le Don, située en pleine Russie d'Europe.

Cabot y serait arrivé en naviguant de Bristol directement à l'ouest, et en serait revenu dans l'espace de trois mois! (1) Il faut ici se souvenir que Cabot, comme Colomb, croyait que les "nouvelles îles" faisaient partie du continent d'Asie, et que l'un et l'autre se figuraient la terre beaucoup plus petite qu'elle ne l'est en réalité; ce qui rend moins absurde l'absurdité de son histoire.

Il a raconté de plus à un homme tout à fait croyable sur parole, Pasqualigo, que durant ce même voyage il a "côtoyé trois cents lieues de littoral." Autre impossibilité physique.

En pays inconnu, quand on va à la découverte, on ne navigue que de jour et à tâtons, si l'on côtoie les rivages et que l'on descende pour faire des reconnaissances.

Voici comment s'avancait Magellan, en 1520, allant lui aussi à la recherche d'un passage au même royaume du Grand Khan, et longeant, à cette fin, le littoral de l'Amérique du sud, à peu près à la même latitude que Jean Cabot au nord. Le jour, il se tenait éloigné de terre d'une lieue environ, et la nuit, il gagnait le large. Il ne couvrit que peu de distance durant l'espace de quatre mois, entrant dans toutes les rivières et explorant toutes les baies.

C'est ainsi que faisaient tous ceux qui cherchaient une trouée à travers le continent nouveau. Encore Magellan avait-il trois navires contre Cabot un seul.

(1) Il ne saurait être question, comme on l'a savamment prétendu, du passage du Tanaïs "au sud." Soncino dit positivement "à l'ouest." Au reste, la rivière Tanaïs prend sa source à la latitude de Bristol et se décharge dans la mer d'Azof au 47° degré. Le passage, au nord ou au sud du Tanaïs n'aurait, ici, aucune signification. S'il se fût agi d'un point de repère, Bristol, dont la latitude était exactement connue, eût été choisi de préférence à une région mal connue et perdue quelque part en Europe ou en Asie.

De telles inexactitudes portant sur des pays lointains importaient guère, en somme, et surtout il était tout à fait impossible alors de les relever. Mais elles étaient nécessaires à la réussite du plan, savamment dressé par Cabot: faire entendre au roi que la route de l'Asie était ouverte presque à la latitude de l'Angleterre; que lui, l'amiral Jean Cabot l'avait frayée; que sa théorie, par conséquent, d'un passage au Levant par la route du nord-ouest, était désormais un fait prouvé et accompli.

Cela démontré sur une carte et un globe solide, qu'il serait toujours possible de modifier ou de faire disparaître, ensuite, s'il devenait nécessaire, Cabot s'assurait pour le moment l'avance d'une flottille avec son équipement par la nation anglaise. Et c'était là le point capital.

Cabot parle aussi du climat, des produits naturels et des habitants des contrées nouvelles qu'il vient de découvrir, ce qui était naturel et indispensable.

Il est parti, au commencement de mai, du 55^e degré nord, pour le moins, et a fait plein ouest. A cette saison de l'année, il dut rencontrer des banquises et même trouver de la glace à son lieu d'atterrissage. Il ne fait aucune mention de glace ni de banquises dans son rapport: le roi d'Angleterre n'avait nul besoin de glace, dans ses coffres, mais d'or, d'argent, de pierreries, et, pour sa table et pour la décoration de son palais, d'épices et de teintures précieuses.

Cabot n'a fait que toucher terre, juste ce qu'il fallait pour s'approvisionner d'eau et tendre une double corde à son arc, c'est-à-dire se mettre au mieux avec l'Angleterre et Venise, en y plantant la bannière de l'un et de l'autre pays. Cependant, lui et ses compagnons ont eu le temps de découvrir que ces deux îles étaient "fertiles." "Ils rapportent", sans cependant "affirmer", comme ils le font pour l'existence du poisson, "que c'est une contrée très bonne (*optima*) et tempérée (*temperata*), et ils croient

que le bois de Brésil (bois de teinture) et la soie y croissent à l'état sauvage."

Ce pays, le Labrador, d'après eux, vaut décidément les Antilles et les îles Bahamas que Colomb a découvertes. C'est à peu près le même climat et la même flore!

Quant aux épices et aux pierres précieuses, il n'en a pas rapporté, il est vrai; mais si les nouvelles îles n'en fournissaient pas, ce qui est possible, maître Jean, comme Soncino l'appelle, sait bien où en trouver. C'est à "Cipango, une île située dans la région de l'équinoxe." Il le sait très bien, attendu "qu'il est allé lui-même, autrefois, à la Mecque", où il a appris ces choses.

Une difficulté aussi sérieuse que celle de trouver, presque, du bois de Brésil et de la soie sur les côtes du Labrador se dresse ici: la Mecque sacrée, était, en 1497, religieusement interdite et fermée aux chrétiens. Les musulmans seuls y pouvaient pénétrer!

Il n'a pas rencontré d'hommes, mais il a vu "des aiguilles à faire des filets et des collets" confectionnés par les habitants de ces lieux. Cette description, que Cabot n'avait aucun intérêt à ne pas faire vraie, s'applique très bien aux Esquimaux. Elle peut bien être conforme à la vérité, dans tous les cas.

La carte et le globe solide du découvreur vont maintenant nous faire connaître la position géographique et l'étendue de ses découvertes. Nous n'avons pas, il est vrai, cette carte elle-même, ni ce globe solide: il n'en reste aucune trace dans les archives du Royaume-Uni; et aucun géographe ni historien anglais n'en a jamais fait la reproduction, à la connaissance des chercheurs et des érudits.

Mais nous venons de voir que Soncino l'a vue et consultée. Nous verrons, dans un autre chapitre, lorsque nous analyserons le témoignage de Sébastien Cabot, que Pedro de Ayala, protonotaire du roi d'Espagne, à la cour de Henri VII, en a aussi pris connaissance tout à son aise.

Il annonce à son souverain, en 1498, qu'il la lui enverra, ce qu'il dut effectivement faire.

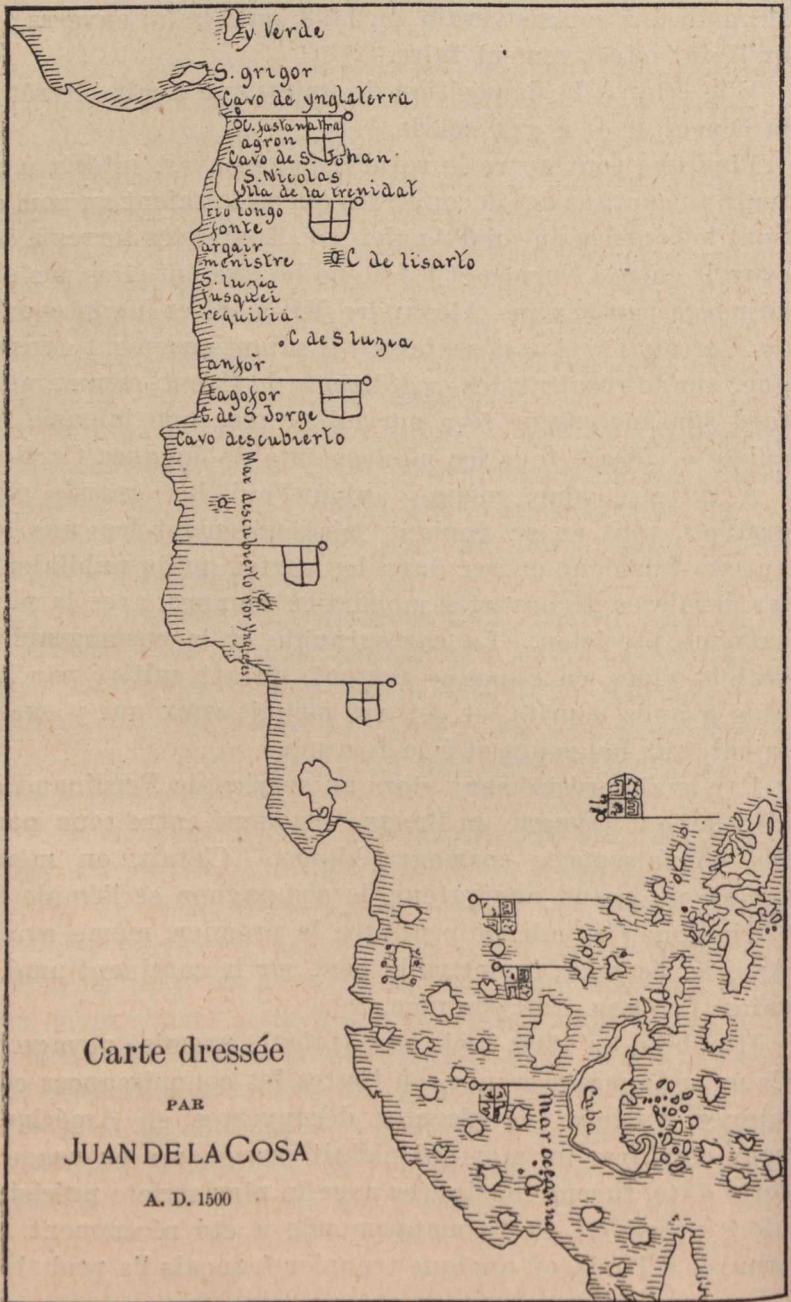
Elle était à la disposition de quiconque avait intérêt à la consulter et à s'en servir.

Plus que tout autre le roi d'Espagne avait intérêt à se tenir au courant des découvertes qui se faisaient au nom et pour le bénéfice du roi d'Angleterre. Toutes les terres à découvrir entre l'Europe et l'Asie ne lui avaient-elles pas été adjugées par le pape Alexandre VI, à lui et à son cousin du Portugal? Aussi se faisait-il minutieusement renseigner sur le résultat des expéditions de Cabot, comme plus tard son successeur fera surveiller avec une jalousie inquiète et féroce tous les mouvements de Jacques Cartier.

A cette époque, comme aujourd'hui, les grands géographes, tout en se copiant nécessairement les uns les autres, faisaient entrer dans les cartes qu'ils publiaient, les dernières découvertes mondiales connues, avec la plus extrême précision. La cartographie et la cosmographie étaient alors, en Espagne surtout, un art cultivé par les plus grands esprits, et cet art menait ceux qui y excellaient, aux honneurs et à la fortune.

Il y avait précisément alors au service de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne un Basque renommé entre tous pour ses connaissances cosmographiques. C'était, en même temps, un grand navigateur, le compagnon et l'émule de Christophe Colomb, et peut-être le premier, même avant Améric Vespuce, à mettre le pied sur le continent américain. La Cosa était son nom.

Il publia, en 1500, trois ans après le premier voyage de Cabot, une mappemonde, où toutes les connaissances cosmiques, surtout les récentes découvertes en Amérique, pour employer un mot qui n'était pas encore en usage à cette date, furent consignées avec la plus stricte précision alors possible. Cette mappemonde a été récemment retrouvée à Paris, où quelque troupier français l'a probable-



ment apportée comme butin, durant la grande guerre péninsulaire.

Nous en détachons la partie qui se rapporte aux côtes et aux îles nouvellement découvertes de l'Amérique.

Aussitôt que cette carte fut connue et étudiée, les savants déclarèrent unanimement, le grand Humboldt avec plus d'assurance et peut-être d'autorité que tout autre, que la partie qui se rapporte aux îles et aux côtes du nord-est de l'Amérique est la transcription exacte, la copie authentique de la carte de Jean Cabot, annoncée en 1497 par Soncino, en 1498 par Pedro de Ayala, et transmise, en 1498 ou 1499, par ce dernier à la reine et au roi d'Espagne.

Il est impossible de ne pas se ranger ici de l'avis des savants. Où La Cosa aurait-il pris ses connaissances géographiques du nord-est de l'Amérique, sinon de la carte et du globe solide de Jean Cabot?

Examinons cette carte? Y trouve-t-on quelque chose qui ressemble, même de très loin, à la topographie de Cap-Breton? Où est le littoral sud de l'île de Terre-Neuve, hérissé d'échancrures, que Cabot aurait nécessairement aperçu et décrit, soit à l'aller, soit au retour, s'il eût pénétré dans le golfe?

Rien du littoral est ou sud de Terre-Neuve; rien de la Nouvelle-Ecosse et du Cap-Breton; rien de l'entrée du golfe Saint-Laurent; rien de l'île du Prince-Edouard; mais une ligne incertaine et presque droite, allant du nord au sud, et reproduisant, si elle reproduit quelque chose de réel et de précis, la côte du Labrador, à partir du cap Chidleigh, jusqu'aux environs du cap Harrison, en descendant vers le sud.

La Cosa relie comme il peut les découvertes de Colomb, d'Améric Vespuce et les siennes, à Cuba, au sud, avec celles de Cabot, quelque part au nord. Entre les deux régions il met une mer d'une grande étendue, la *Mar descubierta por Ingle*; puis au sud de cette mer, une région

inconnue, n'appartenant à personne, ne portant le drapeau d'aucune puissance, et dont il se sert pour rattacher le nord avec le sud. Les cosmographes, au moyen âge — nous en sortons à peine, en 1500 — aussi bien que les autres savants, et la nature avaient horreur du vide. Leurs mappemondes n'en portent pas.

De tous les noms de place qu'on trouve sur cette carte, aucun n'est resté dans la géographie. Ce fait va à l'encontre de l'histoire des premières découvertes, quand celles-ci sont clairement décrites et authentiquement démontrées. Les premiers noms restent.

A l'exception du cap d'Angleterre (*cavo de Ynglaterra*), ce sont tous des noms apparemment de fantaisie, vagues apparitions de terres entrevues, devinées ou rêvées, mais nullement conformes à la topographie, s'il s'agit de Terre-Neuve, du Cap-Breton, de la Nouvelle-Ecosse, des côtes de la Nouvelle-Angleterre et, encore moins, du golfe Saint-Laurent.

Comme les latitudes ne sont pas indiquées, nous ignorons à quelle hauteur nous sommes. Jean Cabot savait pourtant, aussi bien que La Cosa ou Colomb, prendre les latitudes, et comme eux déterminer avec quelque précision, au moyen de son livre de loch, ses distances à l'ouest, c'est-à-dire, ses longitudes. La Cosa et Cabot étaient avec Colomb et Toscanelli, les premiers cosmographes de leur temps, et comme cartographes ils ne le cédaient à personne. Ces deux experts savaient par conséquent, distinguer une île d'un détroit; une baie, un passage tournant d'avec un littoral uniformément droit; l'ouest d'avec le sud; l'est du nord. Ils étaient capables de reproduire sur leurs cartes l'exacte configuration des rivages et des îles qu'ils découvraient et, par conséquent, de tracer les contours précis du Cap-Breton et de l'entrée du golfe Saint-Laurent, s'ils les avaient parcourus. Témoin, sur la même carte, l'île de Cuba, tout récemment décou-

verte, et que La Cosa représente très bien comme une île, un peu malgré Colomb qui maintenait d'abord que c'était une terre ferme, faisant partie du continent de l'Asie.

Admettant que Cabot ne connût qu'imparfaitement les plages qu'il venait de découvrir, ce vague, cette imprécision lui étaient dictés par la plus élémentaire prudence. Il ne fallait pas, sauf pour arriver à ses fins, trop s'exposer à être, plus tard, contredit et à se faire prendre en défaut, *scripta manent*. Il ne fallait pas non plus trop exactement décrire les fiefs, les comtés, les domaines futurs à découper en pays nouveaux, qu'il distribue d'avance à son équipage et à ses amis avec la magnificence d'un prince oriental des *Mille et une Nuits*.

Toute cette géographie, d'ailleurs, est à l'avenant du bois de Brésil et des soies qu'il *a cru* entrevoir là où il a abordé; des épices et des pierres précieuses qu'on trouve "dans la région de l'équinoxe", à ce qu'on lui a affirmé à la Mecque, lorsqu'il y est allé; de l'île octroyée à son barbier (on sait le rôle que jouaient les barbiers à Rome); des évêchés qu'il promet aux moines affamés d'Italie qui voudront le suivre, et de l'archevêché tenu en réserve pour Sa Grâce Monseigneur Soncino, l'envoyé du duc de Milan à Londres.

Il faut attacher la même importance aux îles fabuleuses qu'il découvre. Tout découvreur, à cette époque, était tenu d'aborder à des îles merveilleuses, ou tout au moins d'en entrevoir.

Jean Cabot, qui avait effectivement rencontré une terre, île ou continent, sur le chemin de l'Asie, terre qu'il croyait être l'Asie elle-même, ne faisait, en somme, qu'embellir les détails. Ces jongleries, c'était de l'habileté italienne en grand honneur, alors, dans toutes les cours de l'Europe, et rien autre chose. Cabot n'était pas, à cause de cela et parce qu'il y excellait, nécessairement un imposteur. Il prenait tout simplement les moyens de poursuivre le cours

des découvertes très sérieuses qu'il avait faites et qu'il voulait continuer de faire au bénéfice de l'Angleterre; et ces moyens étaient les seuls qu'il eût alors à sa disposition. Son objectif immédiat, c'était un deuxième voyage entrepris dans de bonnes conditions.

Avec ces seules pièces et ces seules données authentiques (nous étudierons plus tard la carte de 1544, dite de Cabot) les savants anglais contemporains concluent, presque à l'unanimité, que le lieu d'atterrissage de Jean Cabot, en 1497, était le Cap-Nord, ou quelque autre endroit au nord du Cap-Breton. D'aucuns le démontrent mathématiquement, d'autres le promulguent *ex cathedrâ*.

Dans l'espace des trois mois compris entre son départ de Bristol et son retour, on lui fait non seulement traverser deux fois le sombre et orageux Atlantique, suivant une route jusqu'alors inconnue des navigateurs; découvrir et explorer une immense étendue du littoral du nouveau monde; prendre la hauteur précise des îles, y compris celle du Prince-Edouard; faire des relevés astronomiques d'une exactitude absolue; dresser la carte des côtes est de l'Amérique septentrionale, comme elle ne l'a pas été plus minutieusement depuis; mais on lui fait encore parcourir en tous sens et sur tout son pourtour, le golfe Saint-Laurent, comme le ferait aujourd'hui un bateau à vapeur muni des meilleures cartes de l'amirauté.

S'il faut avec ces exégètes, croire implicitement et à la lettre tout ce que Jean Cabot et ses compagnons racontent à Pasqualigo et à Soncino; s'ils ont, par exemple, côtoyé trois cents lieues du littoral américain, vers la hauteur du Cap-Breton, à la recherche d'un passage aux Indes, ils ont dû nécessairement rencontrer la trouée du détroit de Belle-Isle, apercevoir la large entrée du golfe Saint-Laurent entre Terre-Neuve et le Cap-Breton, découvrir l'embouchure de la baie de Fundy.

Les portes de Cathay trouvées, Cabot, que le manque de

vivres et d'hommes a contraint de s'en retourner, au beau milieu de l'été et de ses découvertes, sans avoir pu faire aucun débarquement sérieux, reviendra, à n'en pas douter, reprendre le cours de ses découvertes à l'endroit précis où ils les a forcément interrompues. Le deuxième voyage sera la continuation du premier; et, s'il a, en 1497, trouvé les bouches du fleuve Saint-Laurent, comme on l'affirme si positivement, c'est là qu'il reviendra d'abord, en 1498.

C'est en effet, ce qu'il se propose de faire et que précisément il fait.

Il le dit en toutes lettres à Soncino, qui en écrit à son prince: "Maître Jean se propose de pousser plus loin, du côté du Levant (*sic pro* ouest) à partir de l'endroit où il est déjà allé, *en côtoyant le littoral.*"

Arrêtons-nous ici, sans nous demander pourquoi Cabot, en route pour la Chine, se prépare à côtoyer le littoral, quand il n'a qu'à s'enfoncer vers l'ouest, comme le fera plus tard Jacques Cartier et à remonter le cours du grand fleuve Saint-Laurent, s'il a, comme on le prétend si affirmativement, abordé, le 24 juin 1497, au nord du Cap-Breton, découvert l'île du Prince-Edouard et fait le tour du golfe. Le passage qu'il cherchait était tout trouvé.

Il n'entre pas dans notre idée d'essayer de diminuer l'œuvre de Jean Cabot et de le rapetisser lui-même. C'est une page d'histoire que nous nous efforçons d'écrire; mais une page embrouillée et merveilleusement obscurcie.

En attribuant, comme nous le faisons, à Jean Cabot la découverte du Labrador et du Labrador seulement, en 1497, nous lui faisons encore la part assez belle. Il reste de tous les Européens porteurs d'une commission d'un roi chrétien, le premier, selon toutes probabilités, qui ait touché au continent américain, la Cosa seul lui disputant cette gloire. Améric Vespuce et Christophe Colomb, premiers découvreurs des îles d'Amérique, ont débarqué sur le continent, le premier, dix jours et le second, treize mois après lui.

Cette gloire suffit à Jean Cabot.

Ses découvertes donnent en même temps à l'Angleterre de part à demie avec la république de Venise, le droit incontesté de premier découvreur de la partie nord-est du continent d'Amérique.

L'hiver de 1497-8 se passa dans la fièvre des préparatifs d'une deuxième expédition. Les marchands de Bristol, ceux de Londres et des autres grandes villes du royaume, rivalisèrent entre eux à qui enverrait au souverain de Cathay les objets qui lui plairaient le mieux, afin de rapporter en échange des soieries, des tissus fins, des épices, des teintures, des perles, des bijoux et jusqu'aux blocs d'or dont les rues de certaines villes orientales étaient pavées. Cabot s'était laissé dire, à la Mecque, que ces merveilles-là existaient dans l'extrême Orient.

Les équipages et les compagnons affluèrent. Il n'y eut que l'embaras du choix.

De son côté, le roi s'exécuta royalement.

Le 3 février 1498, il octroya de nouvelles lettres patentes à Jean Cabot, mais à Jean seul, cette fois-ci. Ses trois fils étaient-ils tombés dans la disgrâce souveraine, ou s'étaient-ils brouillés avec leur père? Autre mystère qu'aucun document connu n'éclaircit. Si c'est de leur père qu'ils ont à se plaindre, l'un d'eux, Sébastien, le lui fera payer chèrement. En attendant, les deux autres disparaissent de l'histoire pour n'y plus apparaître.

La charte de 1498 disait :

“ Nous accordons à notre bien-aimé Jean Cabot, Vénitien, suffisamment d'autorité et de pouvoir, pour qu'il puisse, soit par lui-même, soit par l'entremise de son agent, ou d'un nombre suffisant de ses agents, réunir à son gré, six vaisseaux anglais dans aucun de nos ports ou en tout autre endroit de notre royaume ou sous notre obéissance, de façon que si les dits vaisseaux sont de deux cents tonneaux au moins, il les grée de tout ce qui est nécessaire pour

prendre avec sûreté la mer, et les mène à la terre et aux îles nouvellement trouvées par le dit Jean Cabot, en notre nom et par notre commandement.”

Au lieu d'un petit vaisseau du tonnage du *Mathew*, “l'amiral” Jean Cabot put réunir sous son commandement en chef toute une flottille, cinq navires, montés par trois cents hommes, de quoi fonder une colonie.

Il fit voile de Bristol, de grand printemps, en 1498.

Au détour de l'Irlande, — ce qui implique une direction vers le nord — l'un de ses vaisseaux se perdit.

La direction qu'il prit fut le nord-ouest, au témoignage de Ramusio, de Frobisher cité par Hakluyt, de François Bacon, de Blaen, d'André Thévet, de sir Humphrey Gilbert, et de tous les écrivains de l'époque cabotienne, comme on dit aujourd'hui en Angleterre, qui ont laissé des mémoires touchant cette seconde expédition. Ils ne se contredisent pas entre eux, et sont unanimes à fixer le 66e ou 67e degré comme point extrême, au nord, où l'expédition est arrivée.

Il est vrai que ces témoignages ne sont que la répétition de rapports entendus. Aucun de ces écrivains n'a été témoin de ce qu'il raconte. Mais personne ici n'avait intérêt à faire naviguer Cabot au nord, jusque dans les mers polaires, s'il n'y était en effet allé. Que les renseignements viennent de Sébastien Cabot, ou de ceux de la seconde expédition qui s'en sont revenus en Angleterre, leur témoignage paraît ici digne de foi. Il n'y a rien qui l'infirmes. C'est ce que les cours anglaises appellent “*hearsay evidence against interest*”. Les témoignages de cette nature sont toujours admis.

Le cap Chidley est au 61e degré nord, et le détroit d'Hudson, du 62e au 64e degré. Ajoutons-y deux ou trois degrés — la computation des latitudes, dans toutes les cartes et mappemondes de l'époque, est d'au moins deux degrés trop au nord — nous arrivons au 66e degré d'alors.

Ce point, le détroit d'Hudson, c'est la justification, c'est le triomphe de la théorie de Jean Cabot; c'est, de Bristol, le passage, bien plus court que celui du sud, à Cipango, au Cambeluc, au royaume de Cathay.

Durant trois siècles et demi, les Anglais, avec la ténacité indomptable qui les caractérise, enverront expédition sur expédition pour le forcer. Martin Frobisher, John Davis, Henry Hudson, Bylot et Baffin, John Ross, Edward Parry, sir John Franklin, pour ne nommer que les plus illustres, s'y engageront tour à tour, y feront des prodiges d'endurance et d'héroïsme; la plupart y laisseront leurs flottilles avec leurs os, jusqu'à ce qu'enfin, en 1850, McClure démontre que l'Amérique est une île immense; et qu'un navire, s'engageant dans le détroit d'Hudson, peut la contourner, au nord, et pénétrer jusqu'à l'océan Arctique, pour sortir par l'océan Pacifique, à l'ouest. A McClure était réservée la gloire de résoudre le problème du passage du nord-ouest proposé à Henri VII d'Angleterre par Jean Cabot, en 1496.

Il y a lieu de croire que le *Cavo di Ynglaterra* de la mappemonde de La Cosa n'est autre que le cap Chidley, et que c'est à cet endroit que Jean Cabot est revenu avec tout son monde, en 1498.

La ligne courant irrégulièrement à l'ouest serait le littoral sud de la baie d'Ungava et du détroit, tel que entrevu par le découvreur, en 1497.

C'est dans ce passage que l'expédition de 1498 s'engagea résolument, la carte de Toscanelli pour guide et Cathay et Cambaluc pour objectifs. C'est là, à l'intérieur de la baie d'Hudson, que Jean Cabot et beaucoup de ses compagnons, les premiers sur une longue liste de hardis marins anglais, vinrent se heurter à des obstacles apparemment infranchissables, briser leurs navires et périr.

La nuit, une nuit impénétrable, se fait autour de la seconde et dernière expédition de Jean Cabot. La chronique

anglaise, les archives publiques, les mémoires privés, sont muets comme la tombe au sujet de cette grandiose et malheureuse entreprise.

Les historiens anglais du commencement du seizième siècle, Richard Arnold, John Hardyng, John Harpsfeld, Edward Halle et les autres, n'en font aucune mention; tandis que les découvertes des Espagnols et des Portugais sont dans toutes les bouches et sous toutes les plumes. Le nom de Jean Cabot, pas plus, au reste, que celui de son fils Sébastien, ne se rencontre dans l'histoire contemporaine à leurs découvertes.

Nous ne savons pas même si Sébastien faisait partie de cette dernière expédition; quoiqu'il soit permis d'affirmer qu'il ne commandait aucun des quatre vaisseaux qui firent le voyage.

Combien sur les quatre navires sont revenus? Nous l'ignorons aussi; mais il est à peu près certain que l'un au moins, est retourné à Bristol.

Tout ce que nous avons d'authentique au sujet de cette expédition, c'est qu'elle n'était pas encore de retour, le 28 octobre, 1498, à l'expiration du terme d'office de William Purchas, maire de Londres.

Ce fut un désastre pour les marchands et un désappointement humiliant pour le roi, qui d'après une chronique anglaise, aurait défrayé l'un des cinq vaisseaux.

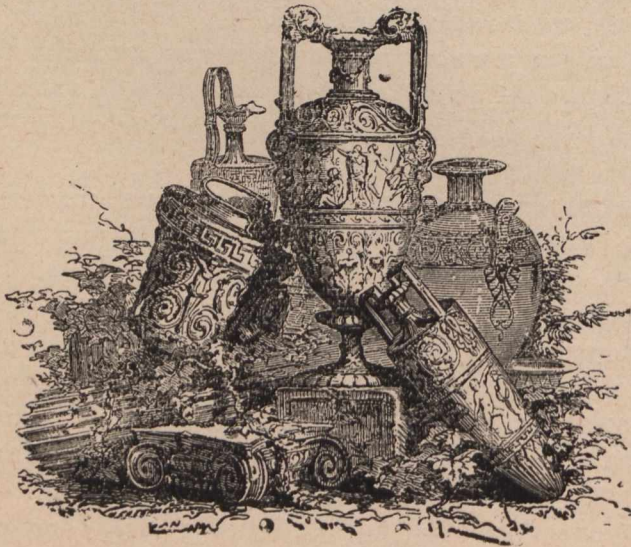
Il n'est pas du tout probable que Jean Cabot n'en soit jamais revenu: la postérité aurait, dans la suite, entendu parler de lui. Un navigateur de sa grande et réelle valeur ne se serait pas laissé abattre par cet échec. Il n'aurait eu, à cette époque, qu'à se présenter à la cour de Portugal, de France, des Doges, ou surtout d'Espagne, faire valoir les découvertes très authentiques et très importantes qu'il avait faites, pour entrer au service de l'un de ces souverains.

Il disparaît totalement de la scène; tandis que son fils

Sébastien y rentre, usurpe sa place, et remplit tout l'acte suivant.

Il prend sa place au point de l'éliminer tout à fait de l'histoire, même des expéditions de 1497 et de 1498 que nous venons de voir. La plupart des historiens et des géographes, mêlant les deux dates et les deux noms, feront dorénavant de Sébastien, grâce aux agissements de ce maître de l'intrigue, le découvreur, au lieu de son père, de l'Amérique septentrionale; et cette substitution sera l'œuvre peu filiale de Sébastien lui-même.

Pascal Poirier.



QUESTIONS D'ACTUALITÉ AU POINT DE VUE MORAL.

SOMMAIRE. — Un programme court. — M. Colin. — Le rire des Saints, le P. Delaporte. — *L'Etape* de Paul Bourget et sa thèse. — La mode du jour et l'œuvre de la presse. — *Les Deux vies* des frères Margueritte et la question du divorce. — Le "vieux péché" de M. Lagacé. — La Nouvelle-France. — Les bibliothèques publiques. — *La Patrie* et les contes de Noël. — Livres de l'abbé J.-R. Magnan. — Un bon souhait.

MESSIEURS les Directeurs de la REVUE CANADIENNE me demandent de leur faire d'une façon régulière — à peu près tous les trois mois — une chronique, d'allure plutôt facile, sur les choses religieuses que l'actualité pourra mettre en vue au jour le jour.

Il y sera question des hommes, des idées et des faits: le sujet est vaste et sérieux! Ce serait un non-sens de me payer le luxe d'un préambule ou d'un programme. Je note seulement que MM. les Directeurs insistent sur l'allure facile. Je vais m'y essayer: en deux mots, c'est tout mon programme.

* * *

Le Canada français vient de perdre dans la personne du regretté M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, l'un de ses amis les plus intelligents, l'un de ses apôtres les plus éloquents.

C'est un soir de novembre (le 27), au Séminaire, rue Notre-Dame, dans cette modeste petite chambre de Monsieur le Supérieur, que tant d'hommes illustres de notre pays et d'ailleurs, ont connue, pour y avoir trouvé les conseils les plus prudents et les exemples les plus généreux,

que le vénéré M. Colin a reçu la mort comme un prêtre le doit et aussi comme un vrai Français le sait. Sans peur et sans orgueil, avec une noblesse toute simple, il l'attendit dans son fauteuil, à son bureau de travail. Au consul de France qui venait le voir, ce soir-là, il dit avec un *sourire souffrant*: "Je suis content que vous soyez là pour voir comment un prêtre meurt!"

Sa vie et ses œuvres ont été pendant huit jours le thème qu'a commenté la grande presse du pays, des Etats-Unis et même de la France. Dans un concert d'unanimes éloges, on a dit ce que cet homme de bien a fait pour le Canada et pour l'Eglise. On a relevé que son nom restera attaché à la fondation du Collège canadien à Rome, à l'œuvre de l'Université Laval à Montréal, à la construction du Séminaire de philosophie, à l'hôpital Notre-Dame, à la cathédrale, au monument Maisonneuve.

Bref, catholiques et protestants, évêques et hommes d'Etat, magistrats et étudiants, tous n'ont eu qu'une voix pour rendre hommage à la vie si pleine, au caractère si noble, à la personnalité si éminente qui venait de disparaître.

Tout spécialement l'allocution ⁽¹⁾ de M. le Chanoine Archambault, Vice-Recteur de Laval (Montréal), à l'église de Notre-Dame de Lourdes (30 novembre), et la lettre de M. Brunetière, de l'Académie française, au *Gaulois* (à Paris), ont été, après le splendide hommage de l'assistance de notre peuple aux funérailles, à Notre-Dame de Montréal, et l'oraison funèbre qu'y a prononcée Mgr Emard, évêque de Valleyfield, les expressions les plus capables de mettre en relief devant la postérité la grande et noble figure de ce prêtre apôtre, qui fut peut-être le plus canadien des Français comme aussi le plus français des Canadiens.

(1) Cf. : Semaine Religieuse de Montréal, 13 déc. 1902.

Prêtre, il aima l'Eglise et le Pape, Notre-Seigneur et la sainte Eucharistie. Français, il aima son cher et beau pays, il sut nous le faire aimer toujours, sans cacher rien pourtant des tristesses que mettait en son âme l'esprit sectaire des loges triomphantes. Canadien par adoption, il s'identifia avec nous et travailla avec son cœur encore plus qu'avec sa bourse, qui fut généreuse, on le sait, à nos meilleurs intérêts. Voilà ce que l'on a pu dire devant ses restes mortels.

Ce que le public ne saura jamais, c'est le bien profond que ce prêtre, avant tout apôtre, fit à tant d'âmes éprouvées qui allaient à lui de confiance.

J'assistai, il y a cinq ans, à l'Hospice Auclair, à Montréal, à l'entrevue que M. Colin voulut bien accorder à M. l'abbé Villeneuve, ancien curé d'Albany, alors très malade, dont les démêlés avec les MM. de Saint-Sulpice, au sujet de la division des paroisses sous Mgr Bourget, sont restés célèbres. M. l'abbé Duckett, P.S.S., accompagnait son vénéré supérieur. Nous fûmes les seuls témoins de cette scène que je puis bien qualifier de grandiose. J'ai reçu là une leçon que je n'oublierai jamais. Je n'en pourrais peut-être pas redire tous les détails avec exactitude. Seulement je sais que si, d'une part, l'un des interlocuteurs fit preuve de sincérité et de respectueuse énergie, en regrettant toutefois des procédés trop vifs, d'autre part, l'autre se montra d'une largeur de vue et d'une grandeur d'âme qui donnaient une force irrésistible aux paroles de consolation et d'encouragement qu'il adressait à ce "cher et bien-aimé frère", qui allait mourir.

Ce prêtre apôtre était aussi un patriote. Il aimait notre Canada autant que la France, c'est dire beaucoup.

Il me souvient qu'un jour, dans sa chambre basse et sombre du Séminaire, à Notre-Dame, il me parla longuement de l'avenir de notre pays. Il se leva soudain, son geste devint plus ample et plus solennel, son œil s'alluma

d'un brillant éclair, et, en trois points, il me fit, à moi tout seul, un discours de prophète! Il parlait de position géographique centrale, de rivières et de montagnes, de canaux et de chemins de fer, de travail et de colonisation, d'instruction et d'éducation... Puis, il me regarda: "Mais il faut, m'affirma-t-il équivalement, que l'âme française et catholique continue à se développer au Canada. Ce n'est pas tout d'avoir un beau pays et d'admirables richesses naturelles. Il faut encore des idées nobles et justes. Or, la race française est une semeuse d'idées. Elle a un grand rôle à jouer sur la terre d'Amérique, j'en ai la conviction profonde." Mon Dieu, que les heures s'en allaient vite, ce jour-là!

Comme conséquence toute naturelle, je l'ai déjà noté, ce Français si canadien fut un Canadien très français. Je veux ici, et ce sera par là que je finirai, citer la conclusion de la lettre-article, si pleine de sens, que M. Brunetière a consacrée à M. Colin. Ces fières paroles, qui sous la plume du célèbre critique, désormais croyant, ont tout l'air d'une revendication, méritent d'être conservées et souvent méditées par tous ceux qui, chez nous, s'intéressent à l'avenir de notre pays, de notre race et de notre foi. * Il est bon qu'une de nos revues les enregistre.

Après nous avoir peint, d'un coup de plume magistral, "ce tout petit homme, d'apparence humble et chétive, perclus de douleurs, dont le *sourire souffrant* semblait de-
"mander pardon de l'expression d'angoisse que lui arrachait le moindre geste," après nous avoir expliqué comment le vénéré supérieur s'occupait, sur les rives de notre St-Laurent, du bon renom de la France, après nous avoir exposé notamment les relations qu'il entretenait avec M. Colin au sujet des conférences de littérature française, qui se donnent maintenant, par des *Agrégés* de France, à Montréal et à Québec, M. Brunetière conclut :

"D'autres que moi, qui ne l'ai pas assez connu, diront

“ les vertus et les qualités de l'abbé Colin. Je n'ai pas
“ eu la prétention de le faire connaître, mais seulement
“ de rendre ce que je devais à la confiance dont il m'avait
“ honoré. Et puis, tandis qu'en France on dirait que nous
“ ne savons plus quels moyens inventer, tour à tour odieux
“ ou ridicules, pour faire sentir au clergé catholique le
“ poids de notre intolérance épanouie dans l'ampleur de
“ sa sottise, j'ai cru qu'il était bon de montrer — par un
“ exemple qu'hier encore on pouvait appeler vivant — ce
“ que sont à l'étranger nos prêtres français, et, en dépit
“ de nous, ce que j'espère bien qu'ils y continueront d'être.
“ Les vertus du missionnaire ne s'exercent pas seulement
“ ni toujours parmi les nègres de l'Afrique Australe ou
“ dans une île perdue de l'océan Pacifique : elles ont aussi
“ leur emploi dans les villes et au sein de la civilisation.
“ Elles l'ont surtout quand ces missionnaires à l'intérieur,
“ sujets d'ailleurs parfaitement loyaux de l'Angleterre ou
“ des Etats-Unis, ne séparent pas dans leur pensée le ca-
“ tholicisme de la France, ni la France du catholicisme. Tout
“ ce qu'ils gagnent à la religion catholique, ils le gagnent
“ à l'influence de la *culture* française, tout au rebours de
“ certains Français qui ne font servir, eux, cette même
“ *culture* qu'à la dilapidation systématique ou à la destruc-
“ tion raisonnée de notre *capital moral*. Et, puisque ces
“ derniers sont si bruyants, tandis que les autres sont si
“ modestes, il m'a semblé qu'ayant eu l'honneur d'appro-
“ cher de plus près l'un de ces derniers, sa mort me libérait
“ du scrupule qui m'avait empêché jusqu'ici d'imprimer
“ son nom, et — pour autant que je le puisse — de tirer
“ son humilité de l'ombre où, soixante ans durant, elle
“ avait voulu se cacher.”

* * *

En nous faisant le portrait du regretté M. Colin, M. Brunetière, je l'ai noté plus haut, parle de son sourire souffrant. C'est une manière de dire que le saint et digne prêtre n'avait pas la souffrance triste.

D'où vient donc cette gaieté ou encore ce *rire des saints*, des hommes d'église et des moines? Car il est incontestable qu'en bonne doctrine, selon le mot heureux de saint François de Sales, *un saint triste est un triste saint!*

Cette question a été traitée naguère, avec un charme de style pénétrant, par un fils de saint Ignace, qui paraît expert en la matière, le P. Delaporte (1).

L'an dernier, au lycée Charlemagne, à Paris, M. Emile Faguet, de l'Académie française, devait faire un discours. Il a dû le rentrer, attendu que sa manière trop franche de comprendre la liberté embêtait les puissants du jour. Il n'en a pas moins communiqué à la presse ce qu'eut été sa harangue aux élèves de Charlemagne: il se proposait de parler du rire! "On ne sait pas combien de devoirs on accomplit en riant aux éclats, leur aurait-il affirmé. Je crois bien que toute la morale est dans la gaieté."

C'est aller un peu loin, sans doute; tout de même le Père Jésuite s'entend assez bien avec M. l'académicien sur l'effet sanctifiant du rire et sur les vertus moralisatrices du sourire. Après avoir cité des textes et aligné des documents, il conclut quelque part que "dans la conversation et dans la vie, un saint ne doit pas être triste, un moine non plus et un vrai chrétien pas davantage." Dites maintenant que les moralistes sont gens maussades et ennuyeux!

Et, l'excellent Père n'est pas en peine, je vous l'assure, pour établir ses avancés. Une fois le livre de l'Évangile ouvert et les vies des saints compulsées, les préceptes et les exemples abondent: depuis la grande joie — *gaudium magnum* — annoncée aux bergers de Noël, en passant par les alleluias de Pâques, jusqu'aux Réjouissons-nous tous — *gaudeamus omnes* — de nos Introïts des grandes fêtes; depuis les apôtres qui s'en allaient contents — *ibant gau-*

(1) *Le Rire des saints*, *Études*, 5 octobre 1902, p. 35.

dentes — d'avoir souffert pour le nom de Jésus jusqu'à cette vénérable Mère Barat, fondatrice du Sacré-Cœur, qui disait que "la première règle de la maison était de n'ennuyer personne."

Assurément, les bonnes pages du spirituel Jésuite reposent et font du bien! Sous leur allure plaisante, elles donnent une excellente leçon. Les âmes pures se plaisent à être joyeuses tout comme les enfants aiment à rire, et, les gens éprouvés, quand ils sont de vrais chrétiens, savent se consoler et donner même à leur souffrance l'illusion du sourire. Tout cela c'est bon, c'est moral, c'est saint pour l'âme autant que sain pour le corps.

Si bien qu'en finissant la lecture de l'article des *Etudes*, je me surprénais à marmotter "Des *bleus* (1) et de leurs adeptes, délivrez-nous, Seigneur!"

* * *

Se faire *délivrer* des ennuis de la vie comme des méchancetés du *malin*, c'est, je le soupçonne, la demande quotidienne de beaucoup de gens. Car la lutte pour la vie est, aussi bien que l'histoire, une chose qui recommence perpétuellement.

M. Paul Bourget, encore un des Quarante (vous m'êtes témoins que je m'efforce de vous tenir en docte compagnie!), qui est, comme chacun sait, un délicat du dilettantisme, a entrepris de prêcher au beau monde que, de nos jours, on va trop vite en montée sociale de même qu'en chemin de fer. Il a écrit pour cela un nouveau roman: *l'Etape*.

A brûler ainsi les étapes, soutient-il, on risque de sauter à bas des rails ou, si vous voulez, de faire faux bond quelque jour dans la mêlée sociale. C'est une manière académique de rééditer le vieux dicton: "Qui trop embrasse mal étreint!"

(1) Sans calembourg, par exemple!

Mais le nouveau roman du suave phraseur, s'il a prouvé que son auteur est toujours un analyste avisé des états d'âme, n'en a pas moins fait couler des flots d'encre contre la thèse qu'il pousse de l'avant. Pensez donc! Venir proclamer avec talent, et par le procédé à la mode du roman, que les immortels principes de 89 ont fait faillite. Ça peut plaire aux vieilles dames du faubourg St-Germain, mais ç'a été un beau *tolle* dans le monde des parvenus et... ailleurs aussi.

Le démocrate chrétien qu'est M. G. Fonsegrive a protesté dans la *Quinzaine* du 15 mai (1). Ce n'est pas la démocratie en soi, a-t-il écrit, qui est en faute avec le héros du roman, Monneron. Ce n'est pas tant en effet parce qu'on brûle les étapes qu'on arrive à être malheureux comme le *Monneron* de M. Bourget; c'est parce qu'on s'obstine à les brûler avec des feux païens. Faites de la démocratie chrétienne et tout ira comme dans le meilleur des mondes. Il ya certainement là un grand fond de vérité. Un peu de morale et d'esprit chrétien ne nuirait pas en effet à la démocratie de nos jours, c'est sûr!

M. le comte d'Haussonville, (2) lui, dans deux lettres au *Gaulois*, adressées à M. Bourget, a prétendu que l'ascension isolée d'un individu dans la société n'était pas autant à redouter que le voulait bien dire son "cher confrère et ami" de l'Académie.

Le défaut du système égalitaire de 89, a répondu M. Paul Bourget, c'est de *provoquer* cette ascension que l'ancien régime *admettait* seulement.

Qu'importe, a riposté M. le Comte, la démocratie est un fait avec lequel il faut compter. C'est un tort d'identifier la monarchie avec l'ancien régime. On peut corriger le suffrage universel et arriver à une monarchie démocra-

(1) *La Quinzaine*, 15 mai 1902.

(2) *Les Questions actuelles*, n° 20 et 27 septembre 1902.

tique. (Ici l'on voit poindre le *parapluie* parlementaire des orléanistes!)

Pardon, a continué M. Bourget, votre démocratie n'est qu'un *mirage*! On ne s'occupe pas tant que ça de la valeur du suffrage en Russie, par exemple, en Allemagne ou aux Etats-Unis. En restant fidèle aux faux principes de 89, la France s'obstine à s'hypnotiser dans une malheureuse idéologie rétrograde.

Le chroniqueur du *Mois littéraire et pittoresque*, M. Gabriel Aubray, a voulu à son tour mettre les choses au point en changeant simplement le titre du livre de M. Bourget. Ce n'est pas l'*Etape* mais *Crime d'orgueil* qu'il eût fallu écrire. La faute de Monneron, expose-t-il avec infiniment d'esprit (1), ce n'est pas d'avoir brûlé l'étape ou d'avoir monté trop brusquement d'une classe sociale à une autre, c'est plutôt une faute d'orgueil. Elevé au-dessus des siens, il s'est cru trop grand. Il s'est grisé dans l'enivrement du succès. Il a mal élevé ses enfants. Il est puni. Et voilà!

Au demeurant ce fut un joli tapage autour du livre académique. Il en reste à l'esprit deux constatations: d'abord c'est que les hommes ne sont pas près de s'entendre pour mener le pauvre monde à son bonheur; et puis, c'est que le besoin de Dieu, de sa morale et de sa crainte tourmente toujours la faible humanité. Les systèmes n'y font rien. En dehors de la loi de Dieu, l'homme finit par aller se perdre dans les abîmes de l'orgueil et du doute. Heureux ceux qui le comprennent!

* * *

C'est la grande mode aujourd'hui, personne ne l'ignore, de pousser, de défendre et de justifier ses idées devant l'opinion au moyen du théâtre et du livre, du drame et du roman. Le roman et la pièce de théâtre sont des faits tout

(1) *Mois*, sept. 1902.

autant que la démocratie en est un autre. Et, j'en suis sûr, le brillant psychologue Paul Bourget ne dirait pas de ces faits-là qu'ils sont des *mirages*.

Au point de vue moral et religieux j'incline à croire qu'il y a là une grosse question. C'est un pendant de la très vivante question de la presse.

Certes, les vieilles et saintes armes de la prédication en chaire et de l'exhortation personnelle sont toujours à bon droit en honneur dans l'Eglise. Les courses en lointains pays restent la gloire très fructifiante de nos missionnaires. Mais les mœurs nouvelles ont donné des moyens nouveaux d'apostolat. Y songe-t-on partout?

Est-ce parce que, dans le silence un peu désert de mon cabinet de travail, je me fais des illusions et me voudrais tailler une tâche? En toute franchise, je n'en sais rien. Seulement, je suis très convaincu qu'au lieu d'aligner des histoires un peu démodées dans nos revues pieuses ou d'argumenter à fond contre les erreurs de Luther et de Calvin devant des gens qui bâillent, il faudrait *écrire* davantage, même en notre pays, *écrire* pour parler à nos frères les chrétiens de choses vivantes, et cela, dans les *journaux qu'ils lisent*, pourvu qu'ils ne soient pas notoirement impies (1)

On m'objecte que la plume du chrétien sérieux et surtout celle du prêtre ne doivent pas exposer leur prose à certains voisinages, à certains milieux compromettants. C'est vrai sans doute dans une certaine mesure. Mais grand Dieu!

(1) Je ne veux pas laisser entendre que de tels *écrits* sont en ce pays complètement inconnus. J'en trouve exactement un très remarquable dans l'article que signait hier, dans la *Semaine Religieuse* de Montréal (17 janvier 1903), M. le chanoine Archambault. M. le chanoine soutient, avec autant de noblesse que de vigueur, les droits qu'ont nos dévouées *Sœurs de la Providence* de n'être pas, devant l'opinion, à la merci d'un *reporter* quelconque, avide de nouvelles à sensation. Je veux dire seulement que de tels *écrits* sont trop rares. Je crois qu'ils sont nombreux, parmi nous, ceux qui pourraient tenir une plume et s'en servir, sinon avec autant d'aisance, du moins à bon escient et d'une façon digne, sous le contrôle d'ailleurs de qui de droit. Ils ne le font pas, et c'est un tort.—E.-J. A., ptre, 18 janvier 1903.

les apôtres jadis, lorsqu'ils allaient convertir le monde, ne passaient-ils pas par les chemins qu'avaient tracés et parcourus les soldats sensuels et cruels du vieil empire romain?

* * *

Disons que la tirade qui précède n'est qu'une parenthèse, et, du livre de M. Bourget, *l'Etape*, passons à une thèse sur le divorce qu'ont développée naguère — toujours par un roman: *les Deux vies* — les frères Paul et Victor Margueritte.

Le mariage est une de ces épineuses questions qu'en maints quartiers l'Etat, malgré l'Eglise, persiste à connaître. Si l'union des corps était seule en jeu, on comprendrait cela. Mais, tout intelligents et diplomates qu'ils sont, les hommes d'Etat paraissent en curieuse posture lorsqu'ils prétendent à décider du bien des âmes!

Pour nous catholiques, le contrat du mariage est un sacrement. Ce que Dieu a une fois uni, l'homme n'a pas le droit de le désunir. L'Eglise défend avec un soin jaloux l'indissolubilité du mariage.

L'opinion publique s'est émue, en notre pays, ces années passées, de certains cas retentissants. L'Eglise, disait-on, annule donc des mariages?

Mais, non! Parfois les contractants s'étaient mariés avec un *empêchement* (connu ou non connu) dirimant ou annulant le mariage de par le droit naturel ou de par le droit positif. Alors, c'était clair. L'empêchement existant, le contrat était nul et le mariage aussi dès le commencement. L'Eglise n'annulait pas, elle *constatait* la nullité; c'est bien différent. Et, dans le légitime souci de défendre l'indissolubilité du lien conjugal contre les surprises de la fraude ou de l'illusion, l'Eglise, qu'on le remarque bien, ne consent à constater une *nullité* qu'après une forte preuve, pas avant!

Pour ces messieurs des Boulevards et de la *Libre-pensée*, il en va autrement. En France notamment le *divorce* par consentement mutuel existe; il fut décrété en 1792 et rétabli en 1884. Par leur roman *les Deux vies*, devant l'opinion, et par un projet soumis aux députés, devant les chambres, les frères Margueritte réclament en plus le divorce par consentement d'un seul. C'est aggraver le mal de la loi Naquet (1884), mais, à dire vrai, c'est être plus logique qu'elle.

Dans un superbe article (1), intitulé "Mariage et union libre", M. Fonsegrive le fait bien voir. D'après la thèse même des frères Margueritte, il est évident que les règles ordinaires du contrat civil ne suffisent pas pour régler le mariage. "La loi civile qui connaît et ne peut connaître que le for extérieur, conclut l'écrivain de la *Quinzaine*, doit avouer son impuissance en face des conditions tout intérieures qui assurent la moralité persistante des obligations matrimoniales. Elle doit donc renoncer à déterminer les cas objectifs et pour ainsi dire matérialisés qui résilient le contrat devenu caduc; il faut qu'elle s'en remettre non pas seulement à la volonté commune des contractants" (car par parti-pris l'un des deux peut refuser de consentir), "mais même à la volonté d'un seul pour décider quand le contrat se trouve rompu de plein droit."

"Mais, argumente toujours M. Fonsegrive, de ce que l'union libre est la conséquence nécessaire de la conception que l'on s'est faite du mariage en le regardant uniquement comme un contrat civil, s'ensuit-il que l'union libre, le divorce par consentement d'un seul, le divorce par consentement mutuel, ou tout simplement le divorce, soient légitimés par là? Il s'ensuit plutôt justement tout le contraire: l'union libre en effet est quelque chose de si contraire à l'évolution tout entière de l'institution ma-

(1) *La Quinzaine*, 1er décembre 1902.

“ trimoniaie que, dès qu'elle apparaît comme conséquence
“ nécessaire d'une théorie ou d'un état pratique des mœurs,
“ on est tout de suite porté à reviser cette théorie, à exami-
“ ner cet état des mœurs pour s'assurer qu'ils ne reposent
“ pas sur des préjugés ou sur des erreurs. Aussi, loin que
“ la cause du divorce se trouve gagnée, on peut dire que
“ c'est au contraire la légitimité du divorce qui se trouve,
“ par là, remise en question. (1) ”

Voilà un magnifique argument *ad hominem* contre les célèbres frères Margueritte. Non, l'Etat et sa loi civile ne peuvent prétendre à dirimer ces cas de conscience délicats! Qu'ils statuent sur les effets temporels du mariage, c'est juste. Qu'ils règlent la façon dont on administrera et dont on distribuera les biens entre les époux ou entre les enfants, ce peut être sagesse et prudence! Mais pour les âmes, qu'on se souvienne qu'il y a un domaine sacré où elles sont libres, responsables à Dieu seul et à son Eglise, pas à d'autres! Ce que Dieu a uni, encore une fois, que l'homme n'ose pas le désunir!

Somme toute, il y a du piquant à constater que les fameux romanciers sont en frais de démontrer juste le contraire de leur thèse. Tant il est vrai que lorsqu'on s'aventure à *tout vent de doctrine* (comme dit saint Paul) on perd vite la tramontane!

* * *

Mais il n'y a pas que les revues de France qui nous apportent, comme étant d'actualité, des idées et des faits intéressants au point de vue moral et religieux. Au Canada aussi la littérature et la publication nous donnent de quoi méditer. Nos revues à nous font également de bons combats.

J'aurais maintes choses à dire, par exemple, au sujet du

(1) La *Quinzaine*, 1er décembre 1902, pages 328 et 330.

“Vieux péché” de mon ami M. Lagacé (1). Histoire d'habitude peut-être? A force de remuer les cas de conscience, on finit par en voir un peu partout. N'y a-t-il pas jusqu'à cet excellent P. Lalande qui, dit-on, vient, dans une préface spirituelle, d'absoudre le *Premier péché* de Madeleine, de la *Patrie*? Mais non. Je laisse M. Lagacé occire en paix les jaloux et les niveleurs de têtes, et me permets seulement, pour le moment, de lui souhaiter bonne chance dans sa difficile opération. Entre gens de la même maison il est peu séant de se faire trop de compliments.

* * *

J'arrive plutôt tout de suite à une sœur cadette de la REVUE CANADIENNE qui, dès sa première année d'existence, s'est placée, à coup sûr, au rang des “honnêtes gens,” (j'allais dire des vieilles gens très rassis!), qu'on loge aux tables d'honneur. Je veux parler de la *Nouvelle-France*, de Québec.

Il y a longtemps déjà, même plusieurs mois, que MM. les Directeurs de la REVUE CANADIENNE m'ont mandé de souhaiter la bienvenue à ces Messieurs de Québec, qui du reste, pour un bon nombre, comptent parmi les collaborateurs anciens ou actuels de notre REVUE. Mais voilà: J'ai conté une petite histoire dans les pages de la savante cadette, en juin dernier, et je me sentais un peu gêné pour dire à ces Messieurs tout le bien qu'on pense d'eux à Montréal et... à Sherbrooke. Où plutôt, j'attendais l'occasion. La voici. Je m'y arrête volontiers.

C'est une belle œuvre que les savants Directeurs de la revue québécoise ont entreprise. Parler aux gens de sujets graves, toujours de façon sérieuse, traiter les questions actuelles autant que possible, et, viser avec tout cela à faire du bien, beaucoup de bien, c'est assurément civilisateur et apostolique au plus haut degré.

(1) Voir la REVUE CANADIENNE de novembre 1902.

La *Nouvelle-France* a droit de la part de la REVUE CANADIENNE — à l'occasion de son premier anniversaire et du premier de l'an — aux salutations les plus amicales, comme aussi aux souhaits les plus sincères de bon succès. Que mon distingué confrère, M. l'abbé Lindsay, me permette de les lui offrir publiquement.

* * *

La *Nouvelle-France* nous a donc donné en 1902 tout près de 600 pages de choses intéressantes à divers titres. Entre autres, sa livraison de décembre contenait un article, signé Th. Jolivet, à propos de bibliothèques publiques, que MM. les échevins des grandes villes auraient bien fait de méditer longuement.

Dieu sait si j'ai du respect pour les élus du peuple! Mais de là à les croire infaillibles, n'est-ce pas, il y a une marge. Or l'article de M. Jolivet (que nos grands journaux n'ont pas publié que je sache) prouve, avec une logique excellente: 1° qu'une bibliothèque *publique* ou plutôt *commune*, comme celle que l'embarrassant philanthrope M. Carnegie offre à tout le monde avec un zèle digne d'une meilleure cause, sera *dangereuse* pour un grand nombre de citoyens, *inutile* à la masse, et, sérieusement *utile* seulement à ceux qui peuvent par ailleurs se procurer des livres; 2° qu'un conseil municipal n'est pas une commission élue pour se payer le luxe — aux dépens des contribuables — de *pairer* les mises de M. Carnegie (car l'on sait que la ville qui accepte le don du riche Ecossais doit *en dix ans* dépenser, pour l'entretien du monument, autant qu'elle a reçu); 3° enfin, que le *personnel* d'une semblable bibliothèque *dépendra* d'échevins qui *dépendent* de trop de monde et de trop de choses, pour être lui-même bien *indépendant* et veiller à l'aise à la sauvegarde de la morale.

Voilà une méditation en trois points que, j'ai la faiblesse

de le croire, ces Messieurs des conseils de ville — si occupés! — n'ont peut-être pas toujours le loisir de faire. Je connais cependant une ville où les échevins ont du faire de sages réflexions puisqu'ils ont su arranger les choses — tout en acceptant l'offre de Carnegie — de manière à donner satisfaction aux autorités catholiques sans froisser d'ailleurs les susceptibilités protestantes. (1)

* * *

Un fait intéressant à noter, au point de vue moral, c'est la coutume, qui tend de plus en plus à s'établir dans le monde de la publicité, de donner à l'occasion de Noël de bons et joyeux *contes*, qui font les délices des enfants et dont les grandes personnes peuvent aussi faire leur profit.

La *Patrie* de Montréal avait organisé, cette année, un concours littéraire, lequel, à mon avis, a été un succès, au moins d'une façon générale, car il y eut bien quelques contes trop osés. Mon ami de jadis, M. Louvigny de Montigny, mérite tout de même des félicitations. Il nous arrive, à nous autres, *gens graves des revues*, d'émettre des réserves sur les faits divers et les dire parfois un peu risqués des journaux au fort tirage. Je suis heureux d'avoir plutôt à adresser une louange.

D'ailleurs je comprends que la position des écrivains du journalisme quotidien n'est pas facile. Souvent ils ne peuvent même pas se relire avant de livrer leur prose à la puissante machine! Comment pourraient-ils "vingt fois sur le métier ajouter, retrancher, polir"...? "Ce que "c'est embêtant, me disait naguère M. l'abbé Loutil " (Pierre l'Ermitte), d'être obligé d'avoir de l'esprit une fois par semaine!" Qu'est-ce alors, quand il faut en avoir tous les jours!

(1) Dans sa livraison de janvier 1903, la *Nouvelle-France* nous apporte un article des plus sérieux et des mieux écrits sur nos aspirations nationales. Il est signé par l'actif et vaillant député de Labelle, M. Henri Bourossa. Cet article, tous les patriotes devraient le savoir par cœur.—E.-J. A. (18 janvier 1903).

Donc, je suis fort aise de féliciter, d'une manière générale et non pas sans une réserve ou deux, l'organisateur du concours des contes de Noël, les concurrents et les juges. Les deux contes premiers primés surtout, "Rêve d'artiste" et "le Noël de Pietro" de MM. Corsin et Sauvalle, sont pleins de charme, de sentiment et de piété. Ainsi faite la publicité est certainement moralisatrice.

* * *

Je voulais dire un mot aussi à M. le curé J.-R. Magnan, de Muskegon, Michigan, qui vient de publier, avec *l'imprimatur* de Mgr l'évêque de Grand Rapids, d'excellents cours français de lectures graduées. Voilà l'un des nôtres, là-bas, qui fait du bien et beaucoup à la grande cause de la diffusion de l'idée française et catholique sur la terre américaine! Mais je dois me borner pour aujourd'hui à ce simple accusé de réception, car je m'aperçois, un peu tard, que ma chronique s'est démesurément allongée.

Je profite tout de même volontiers des pensées de patriotisme et de foi que les livres de l'abbé Magnan ont mission de vulgariser chez mes petits frères du Michigan, pour dire à mes lecteurs, en guise de souhaits du Nouvel An: Compatriotes et amis, hardis à l'ouvrage! Par la plume, par la parole ou par l'action restons fidèles à nos traditions. La vie du Canadien-Français vaut la peine, à tous égards, qu'on la vive avec honneur.

L'abbé Elie-J. Auclair, Ptre.

Séminaire Saint-Charles Borromée, à Sherbrooke.
1er janvier 1903.



CHATEAUBRIAND EN AMERIQUE

(Suite et fin)

Des Natchez à Philadelphie.

D'après les textes de Chateaubriand, qu'il interprète à sa manière, M. Bédier trace un long itinéraire de retour qui nécessiterait une marche régulière d'environ 80 kilomètres par jour. D'après cet itinéraire, en quittant le village des Natchez, le voyageur se rend à la rivière Chataouchee, distante d'environ 550 kilomètres, et revient sur ses pas un peu au nord du village des Natchez, à Jackson, et cette excursion dure 13 jours. Puis comme il y a des Natchez à Nashville, environ 650 kilomètres, il faudra à Chateaubriand, dit M. Bédier, 8 jours; de Nashville à Knoxville, 15 jours; de Knoxville à Salem, M. Bédier compte 350 kilomètres qu'il fait franchir en 12 jours; de Salem à Chilicothe, c'est-à-dire, 350 kilomètres, 12 jours; puis enfin, de Chilicothe à Philadelphie, distance de 750 kilomètres, 11 jours; soit en tout 70 jours. Cependant M. Bédier veut bien à la rigueur supposer que Chateaubriand n'est pas allé au fleuve Chattaouchee, ce qui diminue de 13 jours la durée du voyage.

Du 30 octobre il sera donc 57 jours en marche, de sorte qu'il ne lui sera pas possible de partir de Philadelphie le 10 décembre; il arrivera à cette ville 20 jours en retard. M. Bédier veut bien à la rigueur, lui faire grâce encore du voyage à Salem, pour l'envoyer directement de Knoxville à Chilicothe; c'est une économie de 9 ou 10 jours, et ce

retour précipité du fond de l'Amérique n'a pas même permis à Chateaubriand de s'asseoir et de flâner quelques jours chez les Muscogulges et les Siminoles.

Je dois revenir un peu sur ce qui constitue peut-être la partie la plus obscure du problème: je veux dire l'allure que pouvait garder Chateaubriand en remontant vers le nord.

Dans les environs de New-York et des grands lacs, bien que les routes puissent sembler à première vue mieux tracées et par conséquent plus favorables qu'elles ne l'étaient, à cause de la densité de la population et des progrès accomplis dans l'avancement des travaux publics que ne l'étaient les routes dans les pays encore sauvages des Florides, M. Bédier a fait voyager Chateaubriand, on l'a vu, à raison de 50 kilomètres par jour; or, il lui en fait faire 80 dans les pays des Natchez et des Creeks.

Je me permets de dire que cette allure de 80 kilomètres par jour, n'a rien d'exagéré, quoiqu'il semble d'abord, attendu qu'on peut la constater encore quotidiennement dans les prairies sauvages du *Far West* canadien. Il en résulte que les 3350 kilomètres que mesure la longueur totale du chemin parcouru au retour ont pu être franchis dans 42 jours. M. Bédier prétend que ce retour n'aurait pu s'effectuer en moins de 70 jours. Se fondant sur un passage de McMaster, il dit que pour aller de Nashville à Knoxville (250 kilomètres), il fallait 15 jours de voyage; il ajoute que de Knoxville à Salem (350 kilomètres) le trajet est aussi malaisé, et il admet cependant, que Chateaubriand l'a fait en 12 jours; ainsi 12 jours pour 350 kilomètres et 15 jours pour 250! De même de Salem à Chillicothe (350 kilomètres), M. Bédier compte 12 jours. Le reste du voyage est parcouru d'après lui à raison de 80 kilomètres par jour.

200 kilomètres en 15 jours (de Nashville à Knoxville) représentent 17 kilomètres par jour. C'est une allure

d'une lenteur ridicule. De même au sujet des deux autres trajets, de Knoxville à Salem, et de Salem à Chillicothe: il est difficile de s'imaginer qu'il ait fallu 24 jours pour faire 600 kilomètres! Un homme irait-il à pied qu'il ferait encore assurément 25 ou 30 kilomètres par jour; or ici M. Bédier n'accorde que 25 kilomètres par jour à Chateaubriand qui, pressé d'arriver à Philadelphie, doit certainement être accompagné d'un guide et monté sur un cheval du pays.

Je ne veux pas opposer mon opinion à un texte précis de McMaster; j'admettrai donc qu'il ait fallu 15 jours pour aller de Nashville (1) à Knoxville. Mais quant aux deux autres trajets de Knoxville à Salem, et de Salem à Chillicothe, ils ont dû s'effectuer aussi facilement que le reste du voyage dans les Florides; car ces villes se trouvaient dans une partie des Etats-Unis fort peuplée et déjà prospère, et par conséquent les routes devaient être ouvertes et les moyens de communication relativement développés (2). Je garde donc pour ces deux trajets l'allure générale du voyage. Mais comme je n'ai compté que trois jours pour la distance de Nashville à Knoxville alors que McMaster en compte 15, ajoutons-en 12 avec 42 que j'avais d'abord assignés pour le voyage de retour, ce qui fera 54. M. Bédier en a compté 70.

(1) Il y avait, au dire de McMaster, dès le 5 novembre 1791, un journal publié à Knoxville, intitulé: *The Knoxville Gazette*. On peut bien supposer qu'il devait y avoir une population assez forte à Knoxville même et dans les environs pour justifier d'une façon quelconque la publication d'un journal. Or, une population qui est assez importante pour appeler la publication d'un journal n'est certainement pas une population enfouie dans un pays tellement sauvage qu'on y puisse voyager facilement comme ailleurs.

(2) Nashville avait été fondée autrefois par Charleville; les colons s'en étaient retirés à une certaine époque; et vers 1779, selon McMaster, Robertson, trouvant les restes d'habitations de cet ancien village, y fonda Nashville: il y avait donc 22 ans que Nashville était habitée quand Chateaubriand y passa. On peut encore conclure que le pays environnant pouvait être quelque peu défriché et qu'il existait avec la principale ville voisine (Knoxville) des communications relativement faciles. Dès 1788, on comptait à Nashville 80 maisons, un palais de justice et une prison.

Si, parti du pays des Natchez, le 24 septembre, Chateaubriand met 54 jours à venir à Philadelphie, il y sera le 16 NOVEMBRE.

Il y sera, par conséquent, trois semaines avant le départ du paquebot (10 décembre): qu'il les ait passées dans les Florides ou à Philadelphie, peu importe, quoique je pense qu'il ne les a pas passées à Philadelphie.

Je crois donc avoir montré qu'il était possible à Chateaubriand de parcourir en 5 mois l'itinéraire établi par M. Bédier, et que j'avais *provisoirement* accepté. — Pourquoi *provisoirement*? — je vais maintenant l'expliquer.

II

Il ne semble pas qu'on ait bien lu Chateaubriand; car la lecture attentive des textes du *Voyage en Amérique* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* nous révèle deux styles différents, celui du voyageur et celui de l'historien. Le lecteur du *Voyage en Amérique* est frappé de la différence qu'on découvre entre le style de l'historien, c'est-à-dire, entre le style de l'homme qui décrit en rapportant des choses qu'il connaît par le témoignage d'autrui, et le style du témoin oculaire. La distinction de ces deux styles dans Chateaubriand est tellement tranchante qu'en suivant les passages écrits en style de voyageur, on retrace à peu près exactement l'itinéraire qu'il a suivi en Amérique.

Il est généralement admis que Chateaubriand n'a pas parcouru les grands lacs Erié, Ontario, Huron, Michigan et Supérieur ⁽¹⁾. Pourtant Chateaubriand en fait de belles descriptions, qui d'ailleurs sont à peu près exactes, puisqu'elles concordent avec celles qu'a faites Charlevoix et qui, pour ce qui est de la côte septentrionale du lac Su-

(1) Il suffirait pour s'en convaincre d'avoir lu la phrase écrite par Chateaubriand dans ses *Mémoires*, où il dit: "Je jetai avant de partir un coup d'œil sur les lacs du Canada." (Vol. I, page 399.—Ed. Biré.)

périeur, que j'ai vue moi-même, sont absolument justes. Sa description des grands lacs est écrite dans un style caractéristique qui, mis en regard des passages qui racontent son arrivée à Baltimore et les trajets successifs qui l'amènent aux chutes Niagara, est tout à fait différent. Expliquons-nous: la description de certaines îles, caps, rochers ainsi que la description de certains traits de mœurs dont Chateaubriand n'a certainement aucune connaissance personnelle, est faite à l'*impersonnel*, tandis que d'autres descriptions, peintures, récits de faits et de choses de même nature sont faites à la *première personne*. Ce qui prouve que les endroits visités sont décrits à la première personne, et que les endroits non parcourus, comme les choses non vues, sont décrits à l'*impersonnel*. A l'aide de ce critérium, guidés par cette loi, retraçons l'itinéraire parcouru; et du grand et magnifique tableau du *Voyage* dégageons les noms des villes, des fleuves et des tribus indiennes que le voyageur a vus de ses yeux.

De ce rapprochement entre le style de l'historien et celui du voyageur, que faut-il conclure? Les étapes que Chateaubriand nous indique en usant du style personnel, sont-elles les seules vraies, les seules qu'on puisse admettre? Chateaubriand n'en a-t-il fait d'autres? C'est ce que personne ne saurait affirmer. Mais ont-elles été réelles et sont-elles les principales du voyage? Je le crois.

De plus *dit-il* réellement avoir vu plus que ne l'indique le parcours que je lui assigne? Je ne le crois pas.

Mais il était impossible à l'auteur du *Génie du Christianisme*, d'*Atala*, de *René*, des *Martyrs*, de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, des *Natchez*, d'écrire un *Voyage en Amérique*, pour n'y raconter que ce qu'il avait vu et observé (1). Après

(1) Chronologie des œuvres de Chateaubriand: *Essais sur les révolutions*, 1797, Londres; *Atala*, 1801; *le Génie du Christianisme*, *René*, 1802; les *Martyrs*, 1809; *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811; *De Buonaparte et des Bourbons*, 1814; les *Natchez*, 1826; *Voyage en Amérique*, 1827; *Etudes historiques*, 1831; *Le Congrès de Vérone*, la *Vie de M. de Rancé*, 1838.

Bartram, Charlevoix, les relations de missionnaires et de voyageurs distingués, il eût été étrange de songer à ne décrire que ce que l'on pouvait voir en cinq mois aux Etats-Unis. Chateaubriand ne pouvait pas se donner de telles limites. C'est pourquoi, et il l'avoue bien des fois, il s'est inspiré de tous les voyageurs qu'il a pu lire; il a même traduit Bartram et remanié Charlevoix: il le fallait pour être intéressant et ajouter de la portée à son livre.

III

Chateaubriand a écrit: "Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem." (1) M. Bédier entend que le voyageur suivit la route des Natchez à Salem et d'un bout à l'autre. La phrase signifie, à mon sens, que des routes qui descendaient obliquement de l'ouest au sud-est dans les Florides, à cette époque, sont maintenant (en 1827) liées par la grande route Natchez-Nashville et Knoxville-Salem, et que ce fut la route ouest-sud-est que suivit alors Chateaubriand en descendant vers les Florides. Que s'il fallait entendre que Chateaubriand suivit la route Natchez-Nashville elle-même, on ne devrait pas nécessairement conclure qu'il la parcourut dans toute sa longueur, mais qu'il la suivit à peu près en allant vers les Florides.

Immédiatement après la description de l'amphithéâtre naturel situé près du fleuve Chataouchee et après avoir parlé "des troupeaux de taureaux européens, des escadrons de chevaux de race espagnole, des hordes de daims et de cerfs, qui marbrent de blanc et de noir le font vert de la savane" qui se trouve au pied de l'amphithéâtre, Chateaubriand dit: "Ici finit, à proprement parler, l'itinéraire

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, vol. I, p. 402.—Ed. Biré.

ou le mémoire des lieux parcourus." De ce que cette phrase vient à la suite d'un grand nombre de descriptions, il ne s'ensuit pas que Chateaubriand veuille dire qu'il ait parcouru tout ce qui a été décrit : tout ce qui a été raconté et décrit à la première personne. — Oui; mais non pas tous les endroits décrits à l'impersonnel. Au contraire.

* * *

Depuis la rédaction de ces pages, M. Bédier a publié un troisième article dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, du mois de mars 1901, où, répondant à M. Bertrin, il affirme de nouveau que Chateaubriand dit avoir descendu le Mississippi jusqu'aux Natchez.

Il appuie cette affirmation sur trois textes de Chateaubriand (a) la page inédite de la Bibliothèque Nationale (1), (b) la phrase qu'on vient de lire un peu plus haut : "*Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route qui va des Natchez à Nashville par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem;*" (c) puis cette phrase des *Mém. d'Outre-Tombe*, p. 418 : "*Si je revoyais aujourd'hui les Etats-Unis, je ne les reconnaîtrais plus; là où j'ai laissé des forêts, je trouverais des champs cultivés. Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta s'élève une ville de cinq mille habitants.*"

(1) Voici cette page : "Quand je touchai aux Natchez, en 1791, rien n'était encore réglé dans ce pays. Je ne savais plus de quel côté aller. J'étais tenté de descendre jusqu'à la Nouvelle-Orléans; j'aurais voulu voir ce marais dépourvu d'arbres, couvert de gros joncs et qui s'étend dans la delta du Mississippi. Je ne sais si j'aurais trouvé affreux, ainsi qu'on le répute, ce désert d'eau dépouillé de ses cyprès et qu'on aperçoit du faite des mâts en voguant à la Nouvelle-Orléans. Je ne sais si j'aurais rencontré ces nids blancs comme l'ivoire où s'embarquent une sorte d'aloys qui tendent une aile au vent comme une voile. Cet en-bas du fleuve ressemble peu au Mississippi que j'ai décrit; je n'ai peint que l'en-haut où j'avais passé; je n'ai reproduit que le vieux fleuve dont Lasalle et Charlevoix nous ont laissé le tableau, il y a 150 ans.

"Mais qu'aurais-je été faire aux embouchures du Mississippi, moi qui voulais cheminer vers le nord? D'un autre côté, je reconnus aux Natchez les impossibilités que m'avait annoncées M. Swift, d'Albany, et tout ce qui me manquait pour attaquer les montagnes Rocheuses. J'avais besoin de me rapprocher, mes ressources commençant à s'épuiser. Du reste, j'étais si charmé de mes courses que je ne pensais presque plus au pôle : le poète avait vaincu le voyageur."

Cette phrase signifie-t-elle qu'il a vu la hutte de Céluta et la ville des Natchez? Pas nécessairement: car nulle part ailleurs, que je sache, Chateaubriand ne dit avoir vu la hutte de Céluta ni la ville des Natchez. Il est d'ailleurs très naturel que Chateaubriand écrive qu'en 1827 (époque à laquelle il écrit son *Voyage*), s'élève, *aux Natchez*, — ce qui peut vouloir dire au pays des Natchez comme le veut M. Bertrin, — une ville de 5000 habitants.

On a vu déjà comment il fallait interpréter la phrase: "*Nous suivions à peu près des sentiers...*"; l'interprétation de M. Bédier ne me semble pas naturelle.

Quant à la page inédite, comme elle a été supprimée, et même effacée, les témoignages qu'on en tire n'ont pas proprement de valeur.

* * *

Chateaubriand dit aussi, selon M. Bédier, avoir visité les Florides et spécialement les Etats actuels de Mississipi, de l'Alabama, de la Géorgie. Il ne dit point cela: *Nous nous acheminâmes vers les pays connus...*, telles sont les paroles de Chateaubriand.

* * *

Nous avons déjà dit que les trafiquants de la Géorgie étant venus acheter des chevaux chez les Creeks ou près de la rive gauche de l'Ohio, acceptèrent Chateaubriand au milieu d'eux. M. Bédier veut que Chateaubriand ait fait voyager ces trafiquants, accompagnant leurs chevaux, sur l'Ohio, et qu'ils y aient même trouvé un marché de chevaux dans une île.

Ce n'est pas exact; seulement il se trouve que, après avoir annoncé son départ avec les trafiquants Chateaubriand a eu le tort d'intercaler une de ces traductions de Bartram qu'il annonçait au début, laquelle traduction est d'un passage où Bartram dit avoir navigué sur une rivière

quelconque. De ce que Chateaubriand a copié et reproduit des extraits de Bartram, il ne s'ensuit pas qu'il ait visité les îles de l'Ohio *avec les trafiquants* de chevaux. Sans doute, ces extraits de l'écrivain anglais, reproduits par Chateaubriand au milieu du récit de son voyage dans les Florides, créent une confusion et rendent impossible, comme on l'a déjà fait remarquer, le tracé exact d'un itinéraire. Mais la loyauté de l'écrivain n'est point en jeu puisque, avant de commencer cette "description de quelques sites dans l'intérieur des Florides", il avertit le lecteur qu'il donne des notes de Bartram mêlées aux siennes, si bien "qu'il est presque impossible de séparer ce qui est de lui de ce qui est de Bartram, ni souvent même de le reconnaître."

* * *

M. Bédier écrit qu'il n'y a pas d'îles sur l'Ohio. Or, voici ce qu'on peut lire dans le *Dictionnaire général de Biographie et d'Histoire*, par Ch. Dezobry et Bachelet, à l'article *Ohio*: "Malgré de nombreux îlots et des rapides, il est la grande voie navigable pour les Etats du Sud et de l'Ouest." Voyez aussi ce passage du *Dictionnaire de Géographie universelle*... par une société de géographes: "L'Ohio contient environ 130 îles, généralement longues et étroites... les îles et les rives de ce cours d'eau sont couvertes d'arbres d'une élévation et d'une grosseur prodigieuses."

* * *

Un dernier article de M. Bertrin vient de paraître dans *l'Enseignement chrétien* du 1er juin 1901. Je n'en veux dire que deux mots: c'est avant tout une espèce de revue du débat et une nouvelle affirmation de sa théorie, que fait M. Bertrin. (a) M. Bédier avait cru pouvoir affirmer que Chateaubriand n'avait peut-être jamais rencontré Washington; M. Bertrin répond qu'à la date de l'arrivée de

Chateaubriand à Philadelphie, il n'existe pas de documents signés de sa main, dans cette ville, que par conséquent, il devait en effet être absent et que quelques jours avant et quelques jours après, Washington a signé des documents qu'on connaît. (b) et (c) Relevés de quelques interprétations faites par M. Bédier de phrases de l'abbé Bertrin. (d) Discussion de la méthode employée par M. Bédier pour composer l'itinéraire de Chateaubriand.

Ces points n'importent pas au sujet principal qui m'intéresse. (e) M. Bertrin conteste la durée du voyage de New-York à Boston, pour les raisons que j'ai moi-même fournies plus haut (v. p. 45); même opposition à la théorie de M. Bédier, à propos du voyage à Albany. A ce propos, M. Bertrin reproduit en note, un passage de Sainte-Beuve qui explique peut-être avec la plus grande exactitude désirable, l'allure et la manière des voyages de Chateaubriand: "Il lui advint là (en Amérique) ce qu'il éprouva toute sa vie: à peine arrivé dans un lieu, l'ennui le reprenait, et il repartait aussitôt. Il harassait son guide, le grand Hollandais, comme plus tard en Grèce il mettra sur les dents, domestique et janissaire, ne leur laissant pas un instant de repos, et menant les voyages comme la guerre, *brûlant le pays*, comme on dit:" (*Chat. et son groupe*, t. I, p. 139, C. Levy, 1889). Plus loin, continue M. Bertrin, le critique (Sainte-Beuve) parle de la visite du voyageur à Argos, où il considère le paysage d'une hauteur, et part. Un M. Avramiotti, qui l'avait reçu, n'en revenait pas; la première chose qu'il avait faite en arrivant, c'était de lui demander des chevaux pour le lendemain. "Son serviteur, dit ce M. Avramiotti, me prie de tâcher d'obtenir de son maître de se reposer au moins un jour, et il m'avoue que deux heures après son arrivée dans un lieu, son maître est impatient de partir."—"Ainsi, il sera partout, reprend Sainte-Beuve, . . . il arrive, il repart, il harassé ses gens."

(f) M. Bertrin rappelle les deux itinéraires de retour qu'il

a déjà suggérés, l'un par Chilicothe, l'autre par le flanc oriental des Apalaches et répète qu'il est impossible de le tracer avec plus de précision.

(g) Pour répondre au texte de la page inédite: *Quand je touchai aux Natchez, en 1791...*, M. Bertrin admet, pour plaire à M. Bédier, que Chateaubriand, qui n'est cependant pas descendu plus bas que le 35e degré de latitude, a pu dans une quinzaine de jours, piquer une course au village des Natchez, (h) reprise de l'interprétation du sens de la phrase: *Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville par Jackson et Florence et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem.*

(i) Discussion au sujet du mode de navigation employé par Chateaubriand, sur l'Ohio. M. Bertrin soutient avec raison, je crois, que Chateaubriand n'a pas voyagé sur les fleuves autrement qu'en canot.

(j) Finalement, M. Bertrin rappelle les critiques ou géographes qui pensent que Chateaubriand est à l'abri des attaques faites à la véracité de ses récits.

* * *

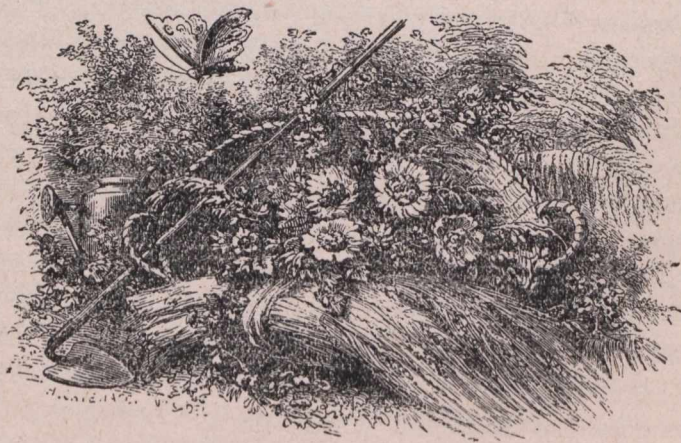
Il est temps de conclure.

Il fallait 8 jours pour effectuer la descente de l'Ohio jusqu'au confluent du Kentucky d'où je crois que Chateaubriand est parti pour les Florides. Nous sommes au... 10 SEPTEMBRE. C'est ce jour-là que Chateaubriand s'est dirigé vers le pays des Siminoles et des Muscogulges. En admettant qu'il n'ait fait que 50 kilomètres par jour et qu'on puisse jalonner l'itinéraire de son voyage par des textes tirés de lui, que j'ai numérotés, on trouve que cette course (environ 2300 kilomètres) put être très facilement faite en 46 jours. Je comprends dans ce calcul le trajet entier: de l'Ohio jusqu'à Philadelphie. Ceci lui laisse du temps pour séjourner dans les forêts, dans les camps indiens et sur les bords des rivières de la Floride. L'itiné-

raire que j'ai tracé, est à mon avis celui qui se dégage de la comparaison des textes de Chateaubriand, et c'est le plus vraisemblable.

Si l'on ne fait dire au voyageur que ce qu'*il dit*, si on ne le promène pas là où il n'a jamais écrit être allé, on est obligé de convenir que le temps nécessaire ne lui a pas manqué. Ce n'est pas le voyage qu'il raconte qui est impossible, c'est celui qu'on lui prête. Son récit est un peu obscur quoique très riche et très intéressant. Mais il ne faut pas en rejeter la faute sur sa volonté et sa conscience; il convient d'attribuer ce désordre au désordre de ses souvenirs et de ses notes de voyage. En tout cas, sa sincérité ne saurait être atteinte, puisqu'il a loyalement prévenu ses lecteurs.

Edmond- J.-P. Buron.



DANS LES ALPES

(Suite)

— Ce n'est pas pour vous seul que je prends cette décision, c'est pour vos camarades. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'un seul homme du poste de Lussan ait manqué à son devoir. Rappelez-vous cette faute, Prost, et tâchez de me la faire oublier.

Le visage du soldat s'illumina, il balbutia :

— Merci, mon lieutenant, merci.

Et Clerget put voir que ses hommes l'approuvaient.

La nuit, comme l'avait prédit Wacogne, le vent souffla. Il grandit bien vite, se déchaîna avec la soudaineté des tourmentes de cette altitude. Impossible de fermer l'œil. La "Vanoise" grondait; venue du nord-ouest, elle avait une grande plainte âpre que Clerget distinguait maintenant des sanglots et des ricanements lugubres de la "Lombarde", venue du sud. Mais, tout à coup, un hurlement fou s'engouffra dans la gorge, les toitures craquèrent, la sensation du bateau sur une mer démontée prit Clerget au cœur; il alluma sa lampe, la flamme vacillait en détresse, le papier de la tenture s'enflait comme une voile; malgré la fermeture hermétique des portes et des fenêtres, de grands souffles invisibles passaient en vagues, en remous, claquant le visage et faisant frissonner l'échine comme sous une aspersion d'eau froide. La pression terrible des deux vents ennemis se mêlait au tourbillonnement, à l'enlèvement de la neige échevelée qu'on sentait

tomber, suaire impalpable et lourd. La Vanoise et la Lombarde s'étreignaient, s'écrasaient en trombes, avec la force irrésistible d'une mer dont les vagues se déchirent et se mordent, bavent en fureur, se redressent à pic, s'enflent et s'aplatissent.

Le poste résistait, solidement planté dans la roche, maçonné, chevillé pour la résistance; mais, si sauvage était la tourmente qu'on sentait chanceler les membrures du bateau à l'ancre; le vent, assourdissant, ne faisait plus qu'un seul tonnerre des deux voix terribles, puis ce tonnerre se rompait en éclats stridents, en longues clameurs ironiques ou désolées, qui alternaient, luttaient de violence, ou brusquement se taisaient, pour siffler et mugir à nouveau. Toute la nuit, le poste, ballotté, meurtri, souffleté de rafales, geignit. D'abord insoucians, au chaud sous leurs couvertures, les hommes, avec une apathie narquoise, avaient murmuré: "Souffle toujours, jusqu'à ce que tu te fatigues." Maintenant, graves, ils écoutaient, regardaient le plafond: les murs ébranlés résistaient, les solives du toit tremblaient, secouées par une main formidable. Un bruit sinistre retentit; enfoncé comme par une catapulte, un volet céda, brisant la double fenêtre: la tourmente entra, éteignant les lampes, renversant presque les deux hommes qui se précipitaient vers l'ouverture pour la boucher. Une heure après, il sembla que le toit crevait sous une avalanche de pierres: "Les cheminées qui s'en vont!" dit Wacogne.

Au matin, la tourmente redoubla, les visages des hommes, fatigués par l'insomnie, marquaient, avec une sorte d'admiration pour les éléments déchaînés, de l'inquiétude pour le poste qui tenait bon. Alors, comme la Vanoise refoulée, vaincue, taisait son âpre plainte, et que la Lombarde hululait d'une voix aiguë, on perçut un écroulement, fracas sinistre de charpentes et de maçonnerie; des pierres envolées frappèrent les volets, et du coup la

Lombarde se tut. L'accalmie plana dans une trêve funèbre. Le silence parut extraordinaire, solennel comme si, après ce bouleversement et ce chaos, la fin du monde n'eût laissé vivants que les vingt hommes tassés dans cette baraque. Chacun voulait maintenant connaître les dégâts. Tout d'abord, on ne put ouvrir ni portes ni fenêtres, à demi ensevelies sous la neige; la température déjà bien basse était encore descendue. Sous un ciel d'ombre, en de pâles ténèbres, Clerget et ses hommes reconnurent les malheurs de la nuit.

Deux cheminées s'étaient abattues, des lauzes du toit pesant quatre-vingts kilogrammes avaient été arrachées et transportées à plus de cent mètres. La remise à bois était à découvert, les portes des magasins à vivres enfoncées. Un poteau du téléphone et six isolateurs arrachés, le fil coupé en trois endroits, les balises indicatrices disparues, la piste comblée. Enfin l'écurie écroulée n'offrait plus qu'un amas disloqué de ruines. On en retrouva les trois moutons vivants, pressés les uns contre les autres; les lapins s'étaient dispersés; et sous un amas de neige, rouge de sang gelé, Négresse, la chèvre noire, gisait étendue raide, assommée par une grosse pierre.

VI

La tourmente dura deux jours. Sournoise, elle faisait mine de s'arrêter, donnait du répit, puis sa fureur reprenait, et, par secousses gigantesques, elle achevait de broyer et de disperser ce qu'elle avait atteint.

Quand elle cessa enfin, on se mit à l'ouvrage. Le cœur ne manquait pas et les hommes y mettaient une sorte de plaisir rageur, fortifiant les points faibles, charpentant plus solidement; leur air ironique semblait dire: "Cette fois, tu pourras souffler!" La perte de Négresse fut déplorée. Tout le monde l'aimait. En grand mystère, le petit

Michel, qui avait été employé dans une tannerie, fit sécher la peau; Susbielle lui prêta son concours pour naturaliser la tête et vernir les cornes. Le tout, appliqué sur toile et festonné d'une bande de drap bleu d'uniforme, fit une superbe descente de lit; on l'offrit, la veille de Noël à Clerget.

Il fut touché de la surprise, touché du petit compliment que Wacogne, au nom de tous, prononça. Il eut l'impression d'être en famille, entouré d'amis. Ses sympathies se précisaient, à mesure que les visages de ses hommes lui devenaient familiers. Il n'avait d'antipathie pour aucun, sachant qu'à tous il pouvait demander le maximum d'effort. Les uns étaient mieux doués, plus prompts à comprendre, plus agiles à exécuter, mais tous avaient une bonne volonté active, efficace. Leurs défauts, il les démentait aussi et s'ingéniait à en tirer parti. En lui-même, il portait le petit guide mental qui réglait son appréciation sur chacun: observer leurs instincts, leurs particularités, devenait pour lui un plaisir qu'il n'eût jamais soupçonné lorsque à Chambéry, inspectant son peloton, il passait correct et élégant, devant ces hommes alignés, figés dans une attitude réglementaire, si pareils qu'ils semblaient le même soldat, et qui étaient, cependant, si différents dans l'âme.

Son poste! ce mot, à ses oreilles, prenait un sens possessif; ses hommes! ce mot faisait vibrer en lui quelque chose de fier. C'est que, depuis la tourmente qui leur avait fait sentir à tous la solidarité du péril, ils s'étaient rapprochés, pour réparer les dégâts, dans la communion du labeur.

Combien les muscles énormes de Fourquemin, dit "le Cube," avaient été utiles! Cet hercule trapu vous pliait une barre de fer en deux, rompait une planche comme rien. Mais, têtu, borné, il personnifiait la force aveugle. Le chasseur Leloustre, l'homme aux fines menuiseries, aux minuscules chalets de bois, apportait un esprit délié d'in-

venteur qui utilisait cette force avec le moins de dépense possible. Il avait des trouvailles d'une simplicité rare, mais intelligente et fertile; lié d'amitié particulière avec "le Cube", c'était le cerveau de ce gros corps.

Rigal — la tête de lévrier — satisfait de lui, volontiers narquois, bavard, bel esprit, était l'homme à tout faire, le maître Jacques du poste. Un coup de main, ici, voilà! Une histoire aux veillées, eh bien, ouvrez l'oreille, je commence! Le courrier est fatigué? Présent! Rigal s'offrait à partir. Un camarade ne se tire pas d'affaire; ôte-toi de là, tu vas voir! Il rendait mille services, mais les faisait valoir. Son brio contrastait avec la modestie du chasseur Adam, dont le visage mâchuré, taché par la brûlure, demeurait triste avec une certaine dignité. Pourquoi cet air grave? Un silencieux, un consciencieux qui, sans qu'on l'eût entendu venir, se trouvait toujours là où il y avait un coup de collier à donner.

Et Prost! Clerget en restait stupéfait. On lui avait changé son Prost! L'ordonnance à présent laissait pousser sa barbe, ce qui lui donnait un air mâle, et, pris d'un zèle frénétique, il avait déblayé la neige, fait le maçon, le charpentier, le terrassier. Pas besoin de l'appeler, il s'élançait: le masque de son ennui était tombé. Son parti pris, il y allait bravement; pourvu que ce beau feu durât! En ce cas, la clémence aurait réussi à Clerget.

C'est qu'ils étaient très simples et très compliqués, ces hommes, ces grands enfants. Tous désireux de bien faire, peu avides de louanges, récompensés d'un coup d'œil, d'un signe de tête. Il y en avait de charmants, le petit soldat poupin qui, tout rose au reflet des flammes du four, servait d'aide boulanger, le jour de l'arrivée. Il s'appelait Abel. Un véritable enfant, s'amusant de tout, riant de tout. Clerget était toujours sûr de rencontrer son regard aux aguets, ses gestes prêts à s'offrir. Tout chez Abel dénotait un besoin d'aimer, de se dévouer. Sa bonne humeur, sa grâce

juvénile déridaient les plus taciturnes, comme ce Macario renfrogné, qui ne parlait à personne et à qui presque personne ne parlait.

Un encore que Clerget avait apprivoisé! Cette nature fermée, ce visage ingrat, ce malchanceux qui était moins déluré, moins prompt, moins ouvert que les autres, ce paysan non dégrossi qui parvenait à peine, à la classe du soir, à tracer des jambages informes, et qui souffrait du dédain inconscient de ses camarades. Clerget avait désespéré d'en faire jaillir l'étincelle. Puis, un jour, cette simple parole, à l'heure où quelques hommes dans la chambrée se taillaient une tranche de pain pour leur goûter, composé de thé et de rhum: "Qui est-ce qui me donne un morceau de pain?" Dix mains s'offraient, dix grosses mains rudes et bien lavées; c'était des pattes informes de Macario que Clerget acceptait un croûton qui sentait l'ail. Et il avait saisi sur le visage inculte une satisfaction reconnaissante. Depuis, Macario, voyant qu'un chef s'intéressait à lui — ce qui jamais encore ne lui était arrivé — s'appliquait davantage à toute chose, réussissait mieux. Son lent et patient effort touchait Clerget, n'échappait pas aux camarades, plus familiers, plus cordiaux aussi.

"Que de bien peut faire l'officier! songeait Clerget. Les cordes sensibles de ces hommes ne sont pas nombreuses; il faut seulement deviner l'instant où elles vibreront sous le doigt."

Susbielle, ce nerveux, qu'avait-il fallu pour le ramener au goût du travail, — au moins pendant quelque temps? Causer avec lui, discuter un peu, remuer des idées. Car Susbielle se consumait d'ennui, il était de ceux à qui la solitude pèse; et comment eût-il pu épancher avec ses camarades le trop plein de sa cervelle échauffée de lecture, de réflexions, d'images? Personne ne l'eût compris. Une conversation intelligente, de temps à autre, le remettait à flot. Il soupirait, repris à ses souvenirs tout blancs de

jeunesse, à l'aube d'un premier amour, pour sa cousine Anne, si pure, si exquise.

Un jour, il en parla à Clerget, une de ces longues soirées où le cœur a besoin de confident, où l'on étouffe d'être seul. Et Clerget, pensif, évoqua en l'écoutant, à travers les spirales bleues de la fumée de sa pipe, le doux et grave visage de Mlle de Trézanne.

Et ce n'était pas seulement sur ceux-là, les plus actifs, l'élite du troupeau, que Clerget exerçait le pouvoir de sa persuasion ou de son autorité. Il avait en Wacogne un second fidèle, infatigable; le caporal mettait à comprendre quelques minutes de réflexion, mais il retenait inflexiblement la consigne. Dur pour lui-même, il exigeait beaucoup des autres. Sobre, vigoureux, volontaire, un excellent chien de garde. Clerget, ayant consulté ses notes et sachant qu'il devait passer sergent au premier jour, avait réclamé pour lui les gallons d'argent, faisant valoir qu'en l'absence du sous-officier blessé, évacué sur Chambéry, Wacogne était tout désigné et tirerait de ce grade une autorité morale profitable à son rôle subalterne, mais complexe, car tous les détails y ressortaient. De jour en jour il attendait cette nomination.

Les autres chasseurs du poste, moins en vue, n'étaient pas moins intéressants: Tétard, un bon diable, voué aux accidents, qu'il endurait avec une résignation parfaite. À peine sa main dégagée des bandes phéniquées, il avait fallu lui panser la tête, ensanglantée d'un choc contre un pieu pointu. "Comment fais-tu?" lui demandait-on. Il ne savait pas, et riait. Le grand Gatolat, le courrier, semblait n'avoir d'autres fonctions que d'allonger ses jambes en compas. Ces jambes longues, ces pieds qui n'en finissaient pas symbolisaient tellement sa fonction qu'on ne pouvait s'empêcher de les contempler. Il connaissait la piste mieux que personne, les mauvais endroits, les bons. Jamais il ne s'égarait. Son sang-froid ne l'abandonnait pas.

Il racontait que l'hiver précédent, pris par le brouillard et risquant de tomber dans un précipice, il était resté deux heures sur place, agitant ses membres épuisés pour éviter la congélation. C'était miracle s'il s'en était tiré. Il y avait encore Sainjoinre, le charpentier, un homme qui habitait dans sa barbe et y rendait des oracles; le barbier Guiot, petit bouc trépidant qui maniait le rasoir et les ciseaux avec des gestes si brusques qu'on avait peur d'y laisser son menton ou ses oreilles; le cuisinier Vercomet, qui chantait tout le jour des chansons populaires embaumant la fleur et le vin rose, des chansons où l'on entendait le rire des filles, le tic tac du moulin, des chansons pleines des aventures:

Dans le jardin de mon père,
Un rosier y a...

ou bien:

Je suis brune,
Gaillarde brune...

Un drôle de corps, ce Vercomet. Les fourneaux éteints, il jouait sur une clarinette mélancolique, des airs de montagnes qui donnaient la nostalgie et rendaient triste. Aussi lui redemandait-on de ses chansons gaillardes qui réchauffaient le cœur.

Le matin de Noël, Clerget, dans son lit, se rappela un réveillon qu'il avait fait l'an dernier, à Prais, en joyeuse compagnie. Il n'eut aucun regret de ces plaisirs bruyants et vides. Que lui restait-il de tant de sensations agréables, du souvenir d'heureuse folies? C'était mort et enterré. Une heure, des jours vécus. Résultat: néant. Une vie de surface et rien de profond. Une vie où il vivait sans se connaître, sans s'intéresser à lui-même, sans se demander ce qu'il pouvait valoir au juste. Et cela menaçait de durer longtemps ainsi, jusqu'à la première ride, jusqu'au premier cheveu gris. Alors on est commandant, décoré, l'on fait une fin et l'on se range, on s'enlise dans le mariage. Des

années encore, des enfants, un grade plus élevé, et puis la vieillesse, et puis la mort. Oui, tout cela pour mourir enfin. Et vraiment aurait-il vécu? Était-ce la peine de vivre ainsi? Voilà ce qu'il se disait, et il ne se sentait ni satisfait de lui, ni heureux des autres. D'ordinaire, il chassait bien vite ces réflexions, bonnes à le troubler seulement; ces doutes qu'il ne savait comment résoudre, aujourd'hui il les accueillait, se faisant à lui-même une véritable confession. Les amis, il en avait perdu: certains l'avaient trahi; d'autres étaient restés en route, son plus cher compagnon, Henri de Clanes, mort de la fièvre jaune à Saint-Louis du Sénégal. Quelle solitude au fond l'on porte en soi! comme on est peu compris! et qui donc s'intéresse réellement à vous? Ses parents, certes l'aimaient, et il les aimait bien, mais ils appartenaient au passé, autres idées, autres goûts. Ah oui! se comprendre, s'aimer vraiment, ne faire qu'un cœur et qu'une chair... Le mariage; une jeune fille pure, droite... Il y en a. Une loterie tout de même, le mariage. Et puis, *toujours*, c'est long. Un doux visage passa alors comme une caresse devant ses yeux, le beau regard de Mlle de Trézanne rencontra le sien... Serait-ce celle-là? Comment savoir? Si l'on savait! Bah! il avait le temps.

C'était toujours ainsi qu'il ponctuait ses soliloques, remettant au hasard du lendemain d'arranger sa vie, heureuse en somme, et dont cependant il ne tirait pas les joies qu'elle semblait pouvoir lui donner. Pour l'instant, il se devait à ses hommes.

Il fallait célébrer la fête de Noël. Il regretta qu'un aumônier ne pût venir officier devant un autel improvisé. Tous ses souvenirs d'enfance le reportaient au beau temps de la messe de minuit, aux *Noëls* chantés dans l'église, au petit Jésus de cire des crèches, au milieu des mages en adoration. Plus d'un parmi ses chasseurs sans doute, avant de s'endormir, avait revécu des scènes semblables, plus d'un avait retrouvé, ce soir-là, des prières qu'il disait

enfant, au village. Les plus insoucians mêmes prononçaient ce nom : Noël, avec une sorte de respect superstitieux. Quelque chose de réfléchi se mêlait à l'entrain avec lequel ils préparèrent la fête de l'après-midi. Car ce devait être une véritable fête avec concert, illumination de l'arbre de Noël, loterie de cadeaux appendus aux branches.

Clerget attendit avec une impatience d'enfant le retour du courrier. Prost et Michel accompagnaient Gattolat. Tous remontaient chargés de paquets. Clerget avait bien fait les choses ! il déballa avec plaisir les petits cadeaux destinés au tirage de la loterie ; habilement, il s'était informé de ce que les uns et les autres pouvaient désirer, sûr que pour ceux qui ne manifesteraient aucune envie, un canif, un paire de ciseaux, un jeu de cartes, un porte-monnaie, le tout digne du " bazar à treize ", ainsi que ces objets en bois, petites boîtes à allumettes, pipes de merisier verni, seraient les bienvenus et feraient des heureux. Mais ce qui le réjouit le plus fut de trouver dans le courrier notification du grade de sergent, conféré à Wacogne.

Vraiment, si un visiteur inattendu eût pénétré dans le poste vers la fin de l'après-midi, il eût été bien surpris du spectacle familial qui se fût offert à lui. D'abord, Clerget en place d'honneur, dans un fauteuil, applaudissant les exécutants du concert : la *Marseillaise* entonnée en chœur par les hommes ; puis un air de clarinette dû à Vercomet ; une romance patoise modulée et mimée par Rigal, des *Noëls* chantés par Vercomet ; entr'acte et rafraîchissements, vin chaud et limonade, tartes de ménage aux confitures ; puis illumination de l'arbre de Noël, distribution des cadeaux, ah ! ça, un triomphe ! . . . Le " Cube " avait-il été ravi de gagner un bilboquet que ses grosses mains agitaient sans parvenir jamias à enfiler la boule ! C'est étonnant ce que la loterie avait d'esprit ce jour-là. N'attribuait-elle pas à Leloustre une scie lilliputienne, si fine qu'elle eût découpé des copeaux pareils à des feuilles de

papier? Macario fut tout réjoui de la belle blague à tabac qui lui échut, surtout quand il vit qu'on la lui enviait. Le concert reprit. Susbielle fit, à l'admiration de tous, des tours de cartes extraordinaires, coupés agréablement de boniments et de romances du *Chat Noir*; le petit Abel, d'une voix fraîche, rythma une ronde villageoise; Vercomet triompha avec *Quand Jean Renaud de guerre revint*, puis les danses commencèrent. Parfaitement!

Sorti de sa housse de serge, l'orgue de barbarie, le Jorio, don du Président de la République qui en avait gratifié plusieurs postes, exhala, sous la main vigoureuse du barbier Guiot, tout un orchestre de polkas, de valse, de marches militaires. Deux par deux, les chasseurs tournaient, avec des battements de pieds à défoncer le plancher; certains valsèrent; on organisa même des quadrilles.

Susbielle, une flamme aux joues, se démenait avec sa belle jeunesse retrouvée, et Clerget, entre les bouffées de sa bonne pipe, riait de tout son cœur à la folie joyeuse de ses soldats. Tétard dut à sa mauvaise étoile constante de se faire prendre les doigts dans une porte; mais ce léger accident n'altéra en rien la bonne humeur générale, au contraire.

Et il y avait, assis sur une chaise, à côté du lieutenant, retenu au rivage par sa nouvelle grandeur, quelqu'un de bien heureux, le caporal, non, le sergent, Wacogne, tout fier des paroles flatteuses avec lesquels le lieutenant l'avait fait reconnaître et des compliments que tous lui avaient apportés à l'envi. Il louchait sur ses galons d'argent neuf, des galons retrouvés par miracle dans le magasin d'habillement, et qui faisaient un si fameux effet que Wacogne, hypnotisé, ne s'apercevait pas qu'une des bougies de l'arbre de Noël, comme ivre tant elle était de travers, lui pleurait languissamment des larmes de cire sur l'épaule.

VII

On était dans les premiers jours de mars.. Clerget et ses hommes, complètement acclimatés, profitaient, pour faire de courtes sorties, de ce que la neige du matin est plus solide que celle de l'après-midi: tantôt une reconnaissance, tantôt un essai de raquettes, tantôt un tir réduit. Parfois on descendait jusqu'au chalet Serraz, au-devant du courrier. On y renonça, le parcours passant sous une roche d'où menaçait de se détacher une avalanche.

Tous ces exercices distrayaient les hommes, entretenaient leur moral. Clerget y voyait matière à des observations intéressantes, qu'il relevait sur son journal. Les raquettes rendirent de grands services. C'étaient des cadres de bois de châtaignier, tendus d'un réseau de cordes de chanvre. On les fixait sous le soulier au moyen de ficelles de coton, préférables parce qu'elles ne se contractaient pas à l'humidité. Il y en avait deux sortes, des grandes et des petites. Les grandes, à l'usage, semblèrent préférables, leur large superficie faisait une base plus stable aux pieds des hommes, les empêchait d'enfoncer autant; elles assuraient l'équilibre du corps, empêchaient les glissements; seulement le réseau de corde s'usait vite, et il fallait varier le mode d'attache selon qu'on montait ou qu'on descendait, fixer la raquette à l'avant ou à l'arrière du soulier.

L'alpinstock n'avait guère servi qu'aux courriers. Les crampons à verglas, bouclés au cou-de-pied, avaient rendu des services en janvier et en février. Au tir, on avait expérimenté la force de pénétration des balles dans la neige molle et la neige tassée. A la cible, presque tous les hommes s'étaient révélés excellents tireurs. Gattolat, le courrier, ancien chasseur de chamois, logeait sa balle où il voulait. Mais on ne tirait pas à longue distance, les détonations risquant d'ébranler les ondes d'air et de provo-

quer des avalanches. Chaque jour, Clerget reconnaissait avec un peu plus d'appréhension celle qui, en suspens, menaçait du bord de la roche, à la sortie du défilé de la Vuze. Quand le soleil serait plus chaud, elle tomberait certainement, comme aussi dans le cas où une nouvelle chute de neige viendrait, sans s'agglomérer, recouvrir le neige ancienne. Il faisait aux courriers les recommandations les plus expresses: lorsqu'ils allaient par deux ou trois, de marcher, sur le parcours dangereux, avec un échelonnement d'au moins dix mètres, de façon à ébranler le moins possible la couche de neige, et encore d'observer un profond silence, dans les ascensions de monter droit et non en lacets.

A part quelques ophthalmies, qui infligeaient à Leloustre, à Guiot, à Prost, le port de lunettes noires, l'état sanitaire demeurait excellent. Les premiers brouillards avaient, sans gravité d'ailleurs, enrhumé Sainjoire et Abel. Wacogne était tenu à une surveillance constante, pour faire observer aux hommes toutes les précautions nécessaires. Le "Cube", par vanité, regimbait toujours quand on s'assurait s'il portait sa ceinture de flanelle. Susbielle, importuné par Vercomet, qui se plaignait d'intolérables rages de dents, avait voulu lui extirper une molaire, mais il n'avait pas eu assez de poigne pour en venir à bout; et c'est Clerget qui, dentiste improvisé, d'un tour de clef irrésistible, avait enlevé, avec la dent, un peu de gencive.

Maintenant la baraque où il vivait, ses entours immédiats lui étaient devenus un petit monde familial. Ses instruments scientifiques et les objets d'intimité s'étaient faits à sa main. Il aimait son téléphone, ses appareils de météorologie à noms bizarres: le psychomètre, qui, par un précipité aqueux formé à sa surface, permet de déterminer la quantité de vapeur contenue dans l'atmosphère (il fonctionnait bien, mais les observations faites par Clerget avaient été assez limitées); l'anémomètre, qui mesure la

vitesse ou la force du vent, indique sa direction (celuila, par exemple, donnait des renseignements douteux, ses graduations n'étaient pas assez exactes, et il avait été souvent mis hors de service); le neigeomètre (il avait rarement servi à apprécier la quantité de neige tombée journellement; en effet, elle ne tombait jamais verticalement, le vent d'ailleurs la déplaçait sans cesse). Des deux appareils d'usage constant, le baromètre et le thermomètre à maxima et à minima, le premier donnait des indications souvent utiles; mais la qualité du temps correspondant aux diverses pressions n'était presque jamais en concordance avec la réalité. Les thermomètres fonctionnaient bien; cependant leur graduation était insuffisante; le 26 janvier, l'index dépassait la limite de graduation minima de deux degrés environ.

C'est pour son téléphone surtout que Clerget éprouvait une réelle tendresse; aussi le couvrait-il avec une sollicitude particulière. Le téléphone, c'était un lien tangible, visible, avec le reste du monde. Quel mécompte, quand une interruption nouvelle se produisait! Un jour, il communiquait avec le fort de Légilan, et la phrase qu'il entendait se brisa net comme si son interlocuteur eût été frappé de paralysie.

D'autres fois, c'était avec Uxeloup que l'interruption avait lieu; tantôt le vent arrachait un isolateur et coupait le fil, tantôt la rigueur de la température s'opposait à la transmission du son. Mais ces accidents mêmes mettaient une variété dans la vie monotone, à la fois vide et si remplie, de Clerget: remplie par mille détails d'utilité pratique, vide de toutes les occupations et préoccupations d'ordre social qu'il avait à Chambéry. Que de fois, entre le lever et le coucher du soleil, ces étranges jeux de la lumière sans crépuscule ni aurore où l'on voit, au lever de l'astre, les vallées rapprochées s'éclairer avant les hauteurs et la clarté venir par en bas, tandis que, le soleil dis-

paru, le monde semble du coup s'évanouir dans de blêmes ténèbres; que de fois, entre le lever et le coucher du soleil, il s'était étonné d'avoir vu fuir si vite le temps! C'est qu'on s'ingéniait à employer les journées, à les fractionner, à les mouvementer. Le pire eût été l'engourdissement de marmotte, l'atrophie des volontés, la nostalgie stérile, le dégoût profond que des âmes faibles eussent éprouvé, ce dégoût que Susbielle, par crises moins fréquentes, connaissait cependant encore. Clerget même n'y échappait pas, mais les accès de spleen se produisaient plus faibles, s'espaçaient. Il ne voulait plus songer à soi, un soi dont il se déprenait, un soi qui ne lui plaisait pas, lorsqu'il essayait de l'analyser; il préférait songer aux autres; et c'était chez lui une invincible, mais significative transformation.

Améliorer de toutes les manières son petit poste, la sécurité et le bien-être de ses hommes, était pour lui une obsession pleine d'intérêt et, pour un peu, d'agrément. Ainsi, les cheminées reconstruites après la tourmente d'avant la Noël — car depuis, il y en avait eu trois ou quatre d'une violence inouïe — fumaient avec une obstination diabolique; quelle malédiction quand la fumée envahissant la baraque, il fallait éteindre les poêles, subir le froid! Clerget fut très fier de découvrir le moyen d'y remédier, en faisant fabriquer par le menuisier Sainjoire des boîtes en bois, recouvrant et haussant les cheminées; on y avait ménagé deux petites ouvertures. Il suffisait dorénavant de déplacer les caisses suivant les caprices du vent.

Préoccupé de la santé des hommes, il ordonnait de fréquents lavages des planchers et boiseries avec une légère quantité d'eau additionnée de grésil, l'exposition à l'air, quand le temps le permettait, des fournitures, draps, couvertures, effets, etc. Il prenait son métier au sérieux, se disait avec complaisance: "Si Schlem me voyait..." puis il doutait: "Serait-il satisfait, le vieux Rabat-Joie?"

Sans doute, il trouverait qu'on pouvait mieux faire encore, et ce mieux, Clerget le cherchait de tout cœur.

Il avait remarqué la nécessité de distraire les hommes, non aux heures de repos, où ils savaient se faire des récréations, mais lorsque la persistance du mauvais temps empêchait les sorties, les rendait dangereuses. Les corvées de l'eau, du bois, les mesures de propreté n'absorbaient pas les vingt chasseurs. La lecture n'en intéressait que deux ou trois; leur préférence était pour les romans-feuilletons d'Alexandre Dumas. *Les Trois Mousquetaires*, usés, déchirés, portaient la marque noire des pouces, mille rayures d'ongle, preuves d'attention rivée aux pages. Clerget s'étonnait lui-même d'avoir si peu envie de lire. Il existait cependant une petite bibliothèque entretenue par des dons, où il y avait quelques tomes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, les *Mémoires de Marbot*, un volume dépareillé des poésies de Musset, un *Traité de chimie*, quelques romans modernes. Clerget, de plus, recevait des journaux; à peine s'il les parcourait; bien souvent c'était Susbielle qui, invité à prendre connaissance des nouvelles, faisait sauter la bande.

Clerget, qui avait respiré avec oppression l'air vif, l'air salubre de la haute montagne, le buvait maintenant à pleins poumons. Cette vie au grand air le grisait; il retrouvait dans cette existence pure, chaste, énergique, des sommeils sans rêve et, au lever, une âme véritable d'enfant. Il s'était pris d'un intérêt passionné pour le coin de frontière qu'il gardait. Pendant des semaines, son unique souci avait été d'en pratiquer les abords, d'en reconnaître les défenses naturelles; il les avait expliqués sur place à ses hommes, il leur en avait fait comprendre l'importance pour l'attaque et la défense. Que de fois, devant eux, en de courtes causeries, il avait évoqué ces mots qui palpitent d'un sens mystérieux, qui contiennent plus d'infini que d'autres: la guerre, la patrie, le drapeau, la discipline!

Des exemples venaient à ses lèvres, les plus glorieux de notre histoire. Il se gardait seulement d'avoir l'air d'enseigner, appuyait ses conférences morales sur quelque fait immédiat, une impression, un sentiment de la minute; et il savait aussi les faire désirer par ses hommes, intéressés et heureux de s'instruire.

En revanche, ses chasseurs lui apprenaient ce qu'ils savaient: Wacogne, l'air, le temps, les surprises de la montagne; Susbielle, des notions de médecine pratique. Des plus ignorants, même, il tirait quelque chose, ne fût-ce que la leçon de cette philosophie résignée que les humbles traduisent parfois en mots imagés et simples. Tout un ordre de sentiments nouveaux pour Clerget germa, fleurit, se multiplia en lui. Il n'avait guère éprouvé que des joies égoïstes, il connut la récompense de se dévouer aux autres, et que plus on donne, plus on reçoit. Les terres en apparence les plus arides sont souvent celles où pousse la plus belle fleur.

N'avait-il pas inspiré à l'inculte Macario un dévouement sans pareil? Ne se sentait-il pas idolâtré par le petit Abel? Ne remarquait-il pas que Prost lui marquait un attachement différent? Et Susbielle, quelle jolie éclosion d'idées vives et ardents, de causeries animées! Quelle jolie forme de sympathie protectrice, paternelle un peu, vis-à-vis de ce garçon névrosé qui passait sans transition de l'abattement le plus extrême à la joie la plus vive!

Un jour, avec une insistance joyeuse, la sonnerie du téléphone résonna: — Allo! allo!

— C'est vous, Bermud? Comment va?

— Bien. Si le temps est beau pendant deux jours, j'irai vous dire bonjour au chalet Serraz. Pouvez-vous y descendre?

— Certainement, fit Clerget, tout en songeant soudain: Et l'avalanche en suspens dans le défilé de la Vuze?...

— Alors, mardi, à dix heures. Je vous prévien-drai d'Uxeloup s'il y a contre-ordre.

— Entendu.

Le mardi, n'ayant reçu aucun avis depuis la veille, à quatre heures, instant où le téléphone, de nouveau, avait cessé de fonctionner, Clerget se disposa à partir avec les courriers. Susbielle demanda à l'accompagner. Clerget se mit en route; avec lui, Gattolat, Macario et le "Cube". Il revit avec plaisir la forêt de sapins noirs derrière laquelle le Géhor lui était apparu, hérissant les trois dents de ses glaciers sauvages; puis il côtoya le rocher des Cascades. Mais ce ne fut pas sans appréhension qu'il entra dans le défilé. L'avalanche imminente l'inquiétait: il recommanda d'exagérer les précautions. Au passage périlleux, il fit avancer les hommes avec une extrême lenteur, espacés, silencieux, franchit lui-même le point menacé avec une sensation désagréable, au souvenir de Formaly. Il mesura le ravin; emporté dans le torrent de neige, englouti, on irait se fracasser aux rochers. Il respira en apercevant le chalet Serraz. La bonne figure du courrier Guibout lui fut agréable à voir.

— Bonjour, Guibout, et les autres?

— Ceux de Challiers? Y m'suivent, mon lieutenant.

Et, en effet, un: "Ohé!" retentit à quelque distance; Clerget reconnut Bermud, accompagné de trois hommes, Bermud avec son teint brun, son corps trapu, ses mollets énormes, ses moustaches noires aux pointes desquelles l'haleine suspendait des glaçons. Ils se serrèrent la main, à travers leurs gros gants de laine qui leur faisaient des pattes d'ours.

— Est-ce qu'il n'y a rien à manger? dit Bermud.

Allons, il n'avait rien perdu de son appétit fameux, texte habituel de plaisanteries au mess.

— Mais oui, dit Clerget, il y a toujours au chalet des vivres en réserve.

Et, sur un signe, le "Cube" défonça une caisse de lard, une autre de biscuits, tandis que Gattolat, réunissant des

fagots, allumait du feu pour le thé. Bermud, très matériel et qui avait faim, s'intéressa à tous ces détails. Clerget, un peu déçu, s'étonna qu'ils eussent si peu à dire depuis trois mois qu'ils ne s'étaient vus.

Susbielle, à l'écart, comparait les deux hommes, Clerget plus fin, plus divers, Bermud robuste, et tout un; et volontiers il se sentait injuste envers ce dernier. On ne devait guère tenir en honneur, au poste de Challiers, les divertissements de la conversation, les ressources de l'esprit. Cependant, les trois chasseurs de Bermud ne tarissaient pas sur l'énergie de leur chef, ils racontaient leurs excursions, leurs périls; et Susbielle sentait que pour s'être manifestée à Challiers d'une autre manière qu'à Lussan, l'action du chef n'en avait pas été moins efficace, ni moins féconde.

Paul et Victor Margueritte.

(A suivre)



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La session anglaise. — Le bill d'éducation. — La Chambre des Lords l'a amélioré. — La pétition des évêques. — Les catholiques ont remporté une victoire. — En France. — M. Combes et les congrégations. — Mensonges et calomnies. — Les Chartreux. — Les Salésiens. — Guerre à la liberté. — Un article de M. Brunetière. — Un discours du Pape. — Au Canada. — "Frontenac et ses amis."

La session du Parlement anglais a été close le 18 décembre. La principale mesure sanctionnée par Sa Majesté a été le bill d'éducation. Le discours du Trône lui consacrait le passage suivant :

"La plus grande partie de vos travaux cependant a été consacrée au projet pour la coordination et l'amélioration de l'instruction primaire, de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur en Angleterre et dans le pays de Galles. Il était impossible, considérant l'intérêt public, de différer plus longtemps le règlement de ce grand sujet.

"Et l'on ne pouvait y toucher sans soulever des questions que tous désireraient voir rester en dehors de la région des discussions politiques. J'espère que les controverses qui ont été soulevées pendant la discussion de cette loi ne seront pas de longue durée et qu'elle contribuera grandement à amener la solution de ce qui est peut-être la plus difficile et n'est certainement pas la moins importante de toutes les questions de législation intérieure qui peuvent occuper votre activité."

La Chambre haute a certainement amélioré le projet de loi. Pour s'en convaincre il suffit de lire la pétition adressée aux lords, le 4 décembre, par les évêques catholiques, et la loi telle que définitivement adoptée. Voici un résumé des réclamations épiscopales :

“Tout d’abord, l’introduction de délégués de l’autorité civile dans le bureau des directeurs et le dessein de leur donner le contrôle de l’enseignement religieux est chose erronée en principe, et subversive en fait de la liberté religieuse, garantie jusqu’à présent aux écoles confessionnelles.

“Deuxièmement, l’idée de mettre à la charge des directeurs de leurs écoles la dépense entière des réparations et des améliorations immobilières pèserait très lourdement sur une population pauvre comme la population catholique, parce que la plupart de leurs écoles avaient été construites avec de l’argent emprunté à la condition que les intérêts en seraient payés partiellement au moyen de la subvention accordée pour la location.

“Troisièmement, les catholiques romains seraient sérieusement surchargés par le retrait du droit de représentation accordé jusqu’à présent aux minorités. Le vote cumulatif leur donnait une ample représentation dans les bureaux scolaires. Les arrangements prévus par le projet à l’égard des “membres co-optés” sont si vagues qu’une minorité impopulaire pourrait être aisément laissée de côté ou représentée par concession gracieuse seulement.”

Tels étaient les trois griefs signalés par les évêques catholiques. Eh bien, de l’aveu du *Tablet*, les amendements adoptés par la Chambre des lords ont fait disparaître les deux derniers. Les réparations que l’on pourrait appeler locatives, seront à la charge de l’Etat, c’est-à-dire des conseils de comtés ou de bourgs. Et les associations des écoles confessionnelles pourront avoir des représentants dans les comités d’éducation. Seule la clause Kenyon-Slaney, dont nous avons parlé dans nos précédentes chroniques, n’a pas été amendée conformément à la demande des membres de la hiérarchie catholique. Au point de vue des principes, cette clause est certainement inadmissible, puisqu’elle peut permettre à deux non-catholiques d’avoir

part au contrôle de l'enseignement religieux dans l'école, et que, dans tous les cas, elle donne ce contrôle à six directeurs qui pourront être tous laïques. Mais dans la pratique, nous ne croyons pas qu'elle entraîne de sérieux inconvénients. En effet, sur les six directeurs, on est assuré qu'il y aura toujours quatre catholiques, deux contre un, qui seront maîtres de la position. Et pour ces directeurs catholiques, il ne saurait y avoir d'hésitation au sujet de l'enseignement religieux à donner dans l'école. Cet enseignement, c'est la catéchisme, ce sont les vérités proposées à notre croyance par l'Eglise infallible. Il y a donc lieu d'espérer que la clause Kenyon-Slaney, mauvaise en soi, ne produira pas de résultats trop fâcheux.

La pétition des évêques catholiques anglais à la Chambre des lords nous inspire malgré nous une pénible comparaison. Les évêques de France viennent, eux aussi, d'adresser une pétition à leur parlement. Mais tandis qu'en Angleterre, pays protestant, la démarche épiscopale est accueillie avec déférence et respect, en France, le gouvernement traîne devant les tribunaux et punit comme des malfaiteurs les évêques qui ont eu l'audace d'exercer le droit de pétition. Quel douloureux contraste!

Le bill d'éducation de M. Balfour, dont la gestation a été si longue et si pénible, est maintenant devenu loi. Et malgré ses imperfections de détail, il est considéré comme un véritable bienfait par les catholiques d'Angleterre. Le *Tablet* disait, dans son numéro du 20 décembre :

“ Avant que ces lignes soient imprimées le bill d'éducation aura reçu la sanction royale et pris sa place dans les statuts parmi les lois de l'Angleterre. Arrêtons-nous donc un instant pour féliciter le gouvernement du courage avec lequel il a lutté pour cette grande mesure de réforme. La nouvelle loi n'est pas tout ce que nous espérons, mais en dépit de certains défauts, elle est juste dans son principe. Grâce à elle, et pour la première fois, les

écoles confessionnelles sont solidement établies sur le sol anglais; et elle reconnaît hautement que, lorsqu'il s'agit du droit à l'éducation élémentaire, tous les enfants se recommandent également à la sollicitude de l'Etat... Nous avons aussi vraiment raison de nous réjouir qu'il y ait une Chambre des Lords. Les amendements gagnés dans la Chambre haute nous ont assuré deux amendements sur les trois qui étaient demandés par la remarquable pétition de l'épiscopat."

Avant l'adoption de la loi, et pendant qu'elle était en discussion devant la Chambre des Lords, Monseigneur l'évêque de Northampton a publié une lettre pastorale dans laquelle, après avoir fait la part de la critique et signalé les *desidera* exposés par la pétition épiscopale, il ajoutait:

" Quoique le bill, s'il est adopté, restreigne dans une certaine mesure, notre liberté relativement au contrôle et à la direction de l'instruction séculière donnée par nos écoles, et quoiqu'un tiers des directeurs à qui la loi donne le contrôle de l'instruction religieuse puisse être composé de non-catholiques, nous considérons cependant le projet pris dans son ensemble comme une mesure qui protège la religion dans nos écoles, et mérite l'appui des catholiques."

En somme, il nous paraît clair que nos coreligionnaires anglais ont remporté une importante victoire. C'est ce que constate le correspondant londonien de la *Vérité française*:

" Au fond, écrit-il, on peut dire que les évêques ont obtenu ce qu'ils demandaient. Leur intervention très opportune est pour beaucoup dans ce résultat, lequel n'aurait pourtant pas été obtenu si d'une part le ministère conservateur n'était composé d'hommes aussi respectueux de la liberté que soucieux de l'intérêt supérieur du pays et si, d'autre part, les Irlandais, cette fois, n'étaient venus appuyer le *Bill*. Tout est bien qui finit bien."

Comme le fait observer le correspondant, les députés irlandais ont à la fin pris l'attitude que leur dictait leur devoir, et répondu, quoique tardivement, à l'appel de leurs évêques. Lorsque le bill est revenu de la Chambre des Lords aux Communes, ils étaient présents pour appuyer de leur parole et de leurs votes les amendements judicieux adoptés par la Chambr haute.

* * *

Dans notre dernière chronique nous avons vu que le gouvernement Combes a décidé de repousser toutes les demandes d'autorisation des congrégations religieuses d'hommes, moins cinq. Mais, non content de leur refuser le droit de vivre, il joint l'outrage à l'arbitraire, et s'efforce de les diffamer en même temps qu'il les étrangle. Plusieurs des exposés de motifs dont il fait précéder les projets de loi relatifs à chaque congrégation ne sont rien autre chose que de lâches diatribes, des réquisitoires mensongers et calomnieux. Ainsi dans l'exposé consacré aux moines de la Grande-Chartreuse, M. Combes a l'audace d'accuser ces religieux d'être des fauteurs d'alcoolisme et de paupérisme. C'est incroyable, mais c'est vrai. Lisez plutôt :

“ Beaucoup de bons esprits pensent, en outre, que les Chartreux sont loin d'être une cause de richesse pour la région où ils sont établis. Leur fabrique de liqueurs a développé l'alcoolisme dans la population, qui, d'autre part, comptant sur les aumônes, s'est déshabituée du travail. Les meilleurs ouvriers émigrent plutôt que d'aller solliciter les bienfaits des Chartreux, et la population, dans laquelle s'est développé le paupérisme, s'étiole et diminue, de telle sorte qu'on est obligé de faire appel aux ouvriers italiens pour cultiver les terres.”

Il est difficile de pousser plus loin l'impudence. La chartreuse, cet article de luxe, cette fine liqueur digestive et ré-

confortante, transformée en l'un de ces poisons alcooliques qui abrutissent le peuple! M. Combes veut décidément passer à la postérité! N'oubliez pas d'ailleurs qu'il représente un département où la fabrication des eaux-de-vie est l'une des industries dominantes. On a dit qu'en expulsant les Chartreux il avait en vue la revanche des trois-six. En présence de ce grotesque et odieux exposé de motifs, un journal catholique s'écrie avec raison: "Ceux qui alcoolisent la France chassent ceux qui la tonifient, — prenez ces mots dans leurs acceptions propres et figurées, — et il serait curieux de connaître tout ce que cache de compromissions louches, honteuses, déshonorantes, le refus d'autorisation des chartreux."

La meilleure réponse aux injures de M. Combes est le concert des pétitions que les conseils municipaux et les populations du département de l'Isère, sans acception de nuances politiques, ont signées pour le maintien de la Grande-Chartreuse.

Après les Chartreux, les Salésiens. Eux aussi, ces fils dévoués de l'admirable dom Bosco, le gouvernement jacobin a essayé de ternir leur honneur. Ecoutez-le d'abord parler de l'apôtre vénéré qui a fondé cet institut:

"En mai 1883, ce religieux étranger, précédé d'une légende merveilleuse répandue par une presse à sa dévotion, arrivait à Paris. Il guérissait d'un mot les malades et les moribonds eux-mêmes, lisait dans les consciences, prédisait l'avenir et voyait à distance.

"Toute cette thaumaturgie, habilement exploitée jusque dans les églises de Paris, ne tarda pas à porter ses fruits."

Et maintenant, après avoir représenté comme un vil charlatan le saint fondateur, sus à l'œuvre! "Les Salésiens, dit l'exposé, forment, à leurs dires, une association essentiellement philanthropique, dégagée de toute idée de lucre. Leur désintéressement serait absolu, leur unique but serait l'assistance de l'enfance abandonnée.

“ Mais, s'il en est vraiment ainsi, auraient-ils pu, en quelques années, prendre un développement aussi grand et aussi rapide ?

“ Il suffit d'examiner le résultat des enquêtes auxquelles il a été procédé, pour se rendre compte que leur œuvre n'a rien de commun avec la charité et qu'elle n'est en réalité qu'une exploitation de l'enfance et de la crédulité publique, en même temps qu'elle constitue un péril pour le commerce et l'industrie privée.”

Dieu merci, ces méprisables calomnies ont reçu un châ-timent immédiat. Un écrivain, qui n'est pas catholique, et qui jouit d'une compétence spéciale, s'est empressé d'administrer à M. Combes ce magistral soufflet :

“ Paris, 11 décembre 1902.

“ Monsieur le ministre,

“ Je viens de lire avec un douloureux étonnement l'ex-posé des motifs du projet de loi touchant les salésiens de dom Bosco.

“ Vous semblez ignorer, monsieur le ministre, que l'Ex-position universelle de 1900 a décerné à cette congrégation une haute récompense, une médaille d'or, pour ce que vous ne craignez pas d'appeler ses “ pseudo-orphelinats ”.

“ Comme président du jury de la classe qui a décerné cette médaille, classe 108: Œuvre pour le développement intellectuel et moral des ouvriers, — je suis contraint de protester publiquement contre la légèreté et l'incon-venance d'une pareille appréciation. Elle ne tend à rien moins qu'à incriminer la conduite du jury que j'avais l'hon-neur de présider, et à discréditer, aux yeux de la France et de l'étranger, les prix accordés à notre grande Ex-position.

“ Il me semble que, pour être complète et consciencieuse, l'enquête ordonnée par vous sur les établissements con-

gréganistes eût dû tenir compte des récompenses obtenues par ces établissements au solennel rendez-vous de 1900. Le jury international qui les leur a décernées était composé d'hommes de haute valeur, dont personne ne saurait mettre en doute ni la compétence ni l'impartialité. C'est en leur nom et pour l'honneur même de la France que je dois apporter ici le témoignage de ma respectueuse admiration aux salésiens de dom Bosco, à ces hommes de bien, calomniés ou méconnus par votre administration.

“ Veuillez agréer, etc.

“ Anatole Leroy-Beaulieu.”

Cette belle lettre venge noblement les Salésiens des injures ministérielles. M. Anatole Leroy-Beaulieu a montré qu'il est un homme de cœur et d'honneur.

Ces venimeux exposés de motifs mettent à nu l'âme des sectaires qui oppriment en ce moment la France. Ils sont animés contre les congrégations d'une passion violente et la source où s'alimente cette fureur c'est la haine de la religion. Voilà ce que M. Brunetière fait très bien ressortir au cours d'un remarquable article publié dans le numéro du 15 décembre de la *Revue des Deux Mondes*:

“ On s'explique aisément, en ces conditions, dit-il, l'a-charnement de la lutte, et que le caractère, en dépit de ceux qui ne le veulent pas voir, en soit essentiellement “ religieux ”. “ Il semble, — disait l'autre jour un “ manifeste ” adressé par l'*Alliance républicaine progressiste* aux électeurs sénatoriaux, — qu'on ait pris à tâche, depuis quelques années, d'ébranler les bases de notre état social... en faisant renaître des discordes religieuses qu'on croyait à jamais oubliées: ” et je ne sais pourquoi cette plainte un peu naïve m'a rappelé l'empressement plus naïf avec lequel un homme tel que M. Méline proteste, s'agite et se débat, c'est le cas de le dire, comme un diable dans un bénitier, toutes

les fois qu'on le soupçonne d'incliner vers le "cléricisme". Il faudra bien cependant que M. Méline et l'*Alliance républicaine progressiste* en prennent leur parti: la lutte est "religieuse" — je ne dis pas "confessionnelle" — mais "religieuse", au sens le plus général du mot, et elle ne se terminera que sur le terrain "religieux". Sachons enfin nous en rendre compte: ce n'est pas aux "congrégations" qu'on en a comme telles, et ce n'est pas même au "catholicisme": c'est à la religion, d'une manière générale, en tant que régulatrice de l'éducation publique, et en tant que maîtresse de la "mentalité". Si l'*Alliance républicaine progressiste*, si l'*Union libérale républicaine*, si la *Ligue de la Patrie française* n'ont pas, à notre avis, commis de pire erreur que de ne vouloir pas le voir, il est temps d'ouvrir les yeux. Il est temps de nous rendre compte que, si le catholicisme est une "religion", la tradition révolutionnaire et le socialisme en sont d'autres, et que rien ne serait plus vain ni plus fallacieux que de s'imaginer qu'on en triomphera par des moyens de l'espèce purement politique."

M. Brunetière montre aussi que, dans la personne des congrégations, c'est véritablement la liberté de penser qu'on ostracise. Et il termine par cette éloquente adjuration:

"Voulons-nous, ou ne voulons-nous pas de cette tyrannie? Si nous n'en voulons pas, notre devoir est bien simple. Sauverons-nous les "congrégations enseignantes"? En tout cas, il nous faut les défendre. Ne fussent-elles pas tout ce qu'elles sont par ailleurs, et que nous essaierons de dire quand le moment sera venu de parler des congrégations de femmes, elles sont, pour le moment, l'enseignement libre organisé. Mais, en dépit de nos efforts, comme des services qu'elles ont rendus, qu'elles rendent encore tous les jours, et des "nécessités auxquelles elles répon-

dent," s'il faut nous résigner à les voir disparaître, ce ne devra donc être pour nous qu'une raison de revendiquer, avec plus d'énergie, le libre exercice du droit d'enseigner. Car, aussi longtemps que des voix libres pourront se faire entendre, auxquelles feront écho des sympathies persistantes, rien ne sera perdu. J'ai assez de confiance dans le pouvoir de la vérité pour croire que le dernier mot finira bien par lui appartenir. J'en ai assez pour ne réclamer en son nom ni moyens de coercition, ni privilèges, ni faveurs, mais seulement la liberté de s'exprimer. J'en ai assez pour croire qu'un grand pays saura la distinguer tôt ou tard des contrefaçons ou des parodies d'elle-même, à la seule condition qu'on ne nous empêche pas de la répandre et de l'enseigner. Et j'en ai assez pour croire que, dans un pays de suffrage universel, on n'a besoin que de cette liberté pour agiter l'opinion, retourner les majorités, et au besoin changer les ministères et les gouvernements."

Changer les ministères et les gouvernements, les changer dans le sens d'une meilleure orientation, hélas! ce n'est pas des chambres actuelles que l'on doit attendre cette délivrance! Les élections sénatoriales viennent encore de fortifier le parti radical dans la chambre haute. Les feuilles ministérielles prétendent que le gouvernement compte parmi les nouveaux élus 66 partisans, tandis que l'opposition ne peut en réclamer que 32. Toujours plus à gauche!

Le cabinet n'entrevoit pour le quart d'heure qu'un point noir à son horizon; c'est l'affaire Humbert. Les Humbert, ces auteurs de "la plus grande escroquerie du siècle," suivant le mot de M. Waldeck-Rousseau, ont été arrêtés à Madrid et livrés à la justice française, qui s'en serait bien passée, si l'on en croit quelques rumeurs. Leur procès, disent certains journaux, amènera des révélations compromettantes pour des hommes en vue. Nous croyons qu'il ne faut pas trop tablez là-dessus, et que ce ne sera pas

la main de Thérèse Humbert qui tracera sous les regards effarés de M. Combes le *Mane-Thécel-Pharès* précurseur de sa chute. Cependant, une cause de ce genre peut faire naître des incidents inattendus, et nous pensons bien que les ministres se sentiront plus allègres quand l'intéressante famille Humbert-Daurignac sera disparue du prétoire.

* * *

Le Saint-Père a reçu les cardinaux, la veille de Noël, et a prononcé une allocution en réponse à l'adresse dont le cardinal Oreglia, doyen du Sacré-Collège, a donné lecture. Généralement, à cette réception annuelle, le pape fait lire son discours par un secrétaire. Mais cette année, à la surprise de tous les assistants, il en a récité par cœur la première partie, et cela avec une force, avec une véhémence, avec une émotion qui ont vivement impressionné les auditeurs. Rien de plus touchant que les plaintes arrachées à l'illustre Pontife par les outrages et les attentats dont l'Eglise est en ce moment victime. Le correspondant romain de l'*Univers* a donné d'intéressants détails sur cette scène imposante :

“C'est sans doute, dit-il, l'importance même de cette protestation vigoureuse qui a déterminé le Pape à parler lui-même, dérogeant ainsi à la coutume de ces dernières années.

“Il a parlé avec l'émotion la plus profonde, scandant les mots, s'animant à mesure que se déroulait le discours, lorsqu'il en est venu à indiquer le vrai but que l'on cherche, que l'on veut, arrachant les masques dont se couvrent les persécuteurs : “civilisation, prospérité publique”, il appuya ces paroles de gestes énergiques, frappant fortement de la main les bras de son fauteuil royal.

“Tous ceux qui ont parfois entendu Léon XIII, et qui savent comment il fait vibrer son âme dans chacune de

ses paroles, ne s'étonneront pas que, dans ces conditions surtout, l'émotion grandissante l'ait promptement arrêté.

“ Il a donc terminé son discours à la fin de la première partie, que venait d'ailleurs si naturellement couronner la bénédiction pontificale.”

Voici le passage saillant de cette première partie; il est facile de comprendre, en le lisant, combien il a dû émouvoir ceux qui l'ont entendu: “ L'année jubilaire, objet de vos courtoises gratulations et des démonstrations non interrompues de dévouement du monde catholique, continue sa course, attristée, comme vous le voyez, par des incidences sociales très douloureuses au cœur d'un Pape.

“ Alors que, de cent manières déjà, le bon droit de l'Eglise et du nom catholique a été violé, voici que, par le même chemin, l'on veut aller jusqu'à la ruine légale des saintes institutions de l'Eglise.

“ Or, ne sont-elles pas une portion, et la plus distinguée de l'héritage, laissé par le Christ aux peuples rachetés et préposés expressément à la garde et tutelle des souverains biens moraux, racine première de tout bien pour la société humaine?

“ Ah, ce n'est pas l'amour sincère de la prospérité publique ou des intérêts civils qui fait agir les fauteurs de telles calamités: ce qu'on veut et ce qu'on cherche c'est l'écroulement des institutions chrétiennes et la reconstitution des Etats sur les bases du naturalisme païen. S'il est écrit dans le ciel que, parmi tant d'amertumes cette dernière survienne au déclin de notre vie, nous fermerons avec résignation les paupières fatiguées, bénissant le Seigneur, mais fermement convaincu dans notre cœur que, l'heure de la miséricorde une fois venue, tout tournera au salut des nations, assignées en héritage au fils unique de Dieu.”

La dernière partie du discours pontifical n'a pas été prononcée, mais le texte en a été donné dans les journaux. Il

traitait d'un sujet très grave: la démocratie chrétienne. Ce mot et cette question ont donné lieu à bien des controverses, particulièrement en France. Nos lecteurs savent que deux écoles sont en présence: l'une qui se défie à l'excès des initiatives dont beaucoup de catholiques ont donné l'exemple en tendant la main aux ouvriers dans les multiples difficultés qui surgissent des relations du capital et du travail; l'autre qui ne tient pas assez compte des principes immuables de la théologie, et se laisse aller à des écarts de doctrine et de conduite dans son désir de populariser l'Eglise auprès des classes laborieuses. Entre ces deux écoles il y a celle qui, tout en respectant les traditions et en se gardant des innovations doctrinales, ne craint pas d'aller au peuple et de lui démontrer par des actes que le catholicisme est le meilleur ami de ceux qui gagnent par un labeur pénible le pain de tous les jours. Le Saint-Père a voulu, un fois de plus, manifester sa pensée sur cet important sujet, et affirmer la légitimité de la démocratie chrétienne en délimitant son champ d'action. Ses paroles ont une telle portée que nous tenons à les consigner ici:

“ Vos dernières paroles, monsieur le cardinal, a dit Léon XIII, font allusion à l'action démocratique chrétienne, devenue actuellement, comme vous le savez très bien, un fait d'une grande importance. A cette action, si conforme au tempérament des temps actuels, et aux besoins qui l'ont suscitée, nous avons donné sanction et impulsion, tout en marquant nettement son but, son mode et ses limites.

“ Si donc, quelqu'un donnait dans une erreur, cela ne lui arriverait pas faute d'une direction autorisée.

“ Mais, parlant en général de ceux qui se sont donnés à cette œuvre, en Italie et ailleurs, il est hors de doute qu'ils y peinent avec un zèle louable et résultat considérable: on

ne saurait non plus laisser passer inaperçu le concours utile, prêté par des centaines de vaillants jeunes gens.

“ Nous encourageons le clergé aussi à entrer, mais avec certaines précautions dans ce même champ d'action, parce que pour dire vrai, il n'y a pas de conception de charité judicieuse et profitable, à laquelle la vocation du sacerdoce catholique soit étrangère. Et n'est-ce pas une vraie charité fort opportune de s'appliquer avec zèle et désintéressement à améliorer les conditions spirituelles et le sort matériel des multitudes ?

“ L'amour maternel de l'Eglise envers les hommes est universel, comme la paternité divine; néanmoins, fidèle à ses origines et au souvenir des exemples divins, Elle a toujours eu pour habitude de s'approcher avec prédilection des humbles, de ceux qui souffrent, des délaissés de la fortune.

“ Du moment qu'elle s'inspirera sincèrement et constamment de l'esprit de cette mère universelle des peuples, on peut être sûr que la démocratie chrétienne ne manquera pas à son but; et que personne ne prenne ombrage du mot du moment que l'on sait que la chose est bonne. Entendu comme l'Eglise l'entend, le concept démocratique, non-seulement s'accorde à merveille avec les enseignements révélés et les croyances religieuses, mais il est même l'enfant et l'élève du christianisme et c'est la prédication évangélique qui l'a répandu parmi les peuples.

“ Athènes et Rome ne le connurent pas avant d'avoir entendu la voix divine disant aux hommes: “ Vous êtes tous des frères et votre père commun est au ciel.”

“ En dehors de cette démocratie qui est et que l'on nomme chrétienne, il y a le mouvement démocratique séditionnaire et sans Dieu, qui poursuit d'autres visées et marche par d'autres chemins. Celui-là prépare des jours amers aux Etats civilisés, qui pourtant le couvent dans leur sein et le caressent.

“ Or, l'action populaire chrétienne, s'exerçant sur le même sujet, est une force émulative, qui s'oppose à son succès et arrive, dans beaucoup de cas, à en prévenir l'œuvre.

“ Si elle n'arrivait pas à autre chose qu'à disputer le terrain à la démocratie socialiste et à en circonscrire les influences pernicieuses, elle aurait déjà rendu un service important à l'ordre social et à la civilisation chrétienne.”

* * *

Au Canada les événements importants sont rares. Trois élections partielles remportées par des partisans du gouvernement Ross, semblent avoir consolidé celui-ci, dans la province d'Ontario. Pour la chambre des Communes, l'ancien ministre des finances du cabinet conservateur, M. Foster, brigue en ce moment les suffrages des électeurs de North-Ontario.

Les sessions fédérale et provinciale vont bientôt être ouvertes. Sir Wilfrid Laurier est revenu de la Floride. Les nouvelles relatives à sa santé sont contradictoires.

* * *

Parmi les ouvrages canadiens qu'a vus naître la nouvelle année, nous tenons à signaler le livre consacré par M. Ernest Myrand à *Frontenac et ses amis*.

L'auteur est à la fois un imaginatif et un érudit. Par une rencontre assez rare, il allie une extraordinaire exubérance d'imagination à une patience, à une ténacité d'investigation que rien ne rebute. Ces deux facultés sont précieuses chez un historien, pourvu qu'elles soient bien équilibrées. Le document inerte découvert par l'une, l'autre le colore et l'anime. Et cette collaboration féconde produit des œuvres à la fois pleines d'exactitude et de charme, en faisant éviter ce double écueil, la lourdeur et la fantaisie.

Pour la lourdeur nous nous portons caution que l'opuscule de M. Myrand n'en contient aucune trace. Il est écrit avec une verve et un entrain merveilleux. Quant à la fantaisie nous ne jurerions pas que l'auteur ne s'y est pas laissé aller avec peut-être un peu trop de complaisance dans ses études psychologiques sur le terrible comte et sa captivante épouse.

Madame de Frontenac semble avoir inspiré à M. Myrand une de ces belles passions rétrospectives dont le plus célèbre exemple avait été jusqu'ici celle de M. Victor Cousin pour Madame de Longueville. Il s'est constitué son chevalier féal, et malheur à quiconque offense sa dame d'une raillerie ou d'un soupçon. Pour venger "la divine" trop mal traitée vraiment par nos écrivains, M. Myrand se bat un contre dix et frappe de formidables coups. Tant de valeur et de galanterie, — dans le pur sens classique, M. Myrand! — méritent bien qu'on proclame madame de Frontenac justifiée par cet opuscule de plusieurs fausses accusations.

Nous ne prétendons pas faire ici une critique approfondie de ce livre. Notre cadre nous l'interdit. Signalons cependant d'une manière spéciale les pages où il est question de la correspondance de Madame de Maintenon avec Madame de Frontenac, ainsi que celles consacrées aux Montmort, alliés de notre gouverneur. L'appendice est considérable et contient plusieurs morceaux dignes d'attention.

Thomas Chapais.

Québec, 20 janvier 1903.



LES LIVRES ET LES REVUES

Sa Grandeur l'Archevêque de Québec adresse une lettre très flatteuse au directeur de l'*Enseignement Primaire*, M. C.-J. Magnan, faisant ressortir l'utilité de cette publication pour le "personnel enseignant des écoles primaires."

* * *

Sous les Pins, par M. ADOLPHE POISSON, Librairie C. O. Beauchemin & Fils.

Dans une jolie toilette nous est arrivé le nouveau livre de M. Poisson. C'est un fort volume de 338 pages, dont le travail typographique fait le plus grand honneur aux éditeurs. D'élégantes vignettes dues à la plume magique de M. Henri Julien, ajoutent encore à la richesse de cette édition.

M. Poisson, nul ne l'ignore, est un heureux mortel, et ce qui plus est, un poète heureux. Il habite la charmante petite ville d'Arthabaska, où il remplit les fonctions de régistrateur, ce qui ne l'empêche pas de faire des vers. Jusqu'ici rien d'absolument surprenant. Mais voilà qui n'est pas banal : c'est que ce poète possède une superbe villa pittoresquement encadrée de grands arbres au feuillage murmurant. Là, dans ce petit paradis terrestre, le poète aime, la journée du fonctionnaire terminée, à venir "sous les pins", évoquer les muses, et à suivre dans les rayons mourants du jour, dans les ondulations des brouillards qui s'élèvent de la rivière, toute proche, dans le vol rapide des hirondelles qui sillonnent l'air transparent, en jetant de petits cris joyeux, les capricieuses envolées de ses pensées et de ses vers. Et ce sont ces *verba volant* emprisonnées dans des vers qu'il nous donne aujourd'hui.

Ceux qui connaissent M. Poisson, le retrouveront tout entier dans son livre. Il s'est livré avec toutes ses qualités : bonté, douceur, sensibilité, modestie, simplicité. L'œuvre est le miroir de l'homme. Son âme sereine ignore les révoltes violentes des passions déchainées et les crises angoissantes de la pensée blessée par la vie, battant des ailes dans le doute et la désespérance : elle s'épanouit dans la paix et dans la joie, qui est la conséquence inévitable, et toutes ses lumières lui viennent des certitudes de la foi et de l'amour. Ce chanteur est un délicat qui a gardé la fraîcheur de ses premiers enthousiasmes ; si le temps a jeté un peu de neige sur sa tête, soyez sûr que son cœur est encore plein des parfums du printemps. Aussi ne chante-t-il que les douces choses : les joies du foyer, qui seules sont bonnes, les espérances possibles, les seules raisonnables, les beautés de la nature, de la foi et de la patrie, les seules nobles, élevées, dignes d'adoration. Et sa mélodie s'épanche, harmonieuse et suave comme le murmure des ruisseaux, discrète et mystérieuse comme la voix des bises.

"Ce n'est pas un poète géant qui, comme l'Ange d'Habacuc, vous empoigne par les cheveux pour vous emporter dans les nuages, écrivait naguère M. Fréchette ; c'est plutôt un charmeur qui vous conduit par la main dans les prés verts sous les frais ombrages, au bord des sources chuchotantes, vous fait respirer le parfum des fleurs, vous berce au rythme des brises tièdes ou rafraîchissantes, tout en vous parlant du Beau, du Bien et du Bon, en évoquant chez vous l'idée de Dieu et le sentiment de la Patrie."

La pensée a un goût de fleur.

Inutile d'ajouter que nous recommandons la lecture de ce bon livre. Elle est saine, elle est fortifiante. N'aurait-elle que ce mérite, que c'en serait déjà un grand ; mais elle en a bien d'autres.

Voilà pourquoi ce livre mérite de figurer sur les rayons de toute bibliothèque sérieuse. Nous félicitons donc M. Poisson et formons le vœu que bientôt un troisième volume vienne s'ajouter aux *Heures perdues* et *Scus les pins*. Il n'a qu'à le vouloir ; car nous savons que ses cartons sont loin d'être vidés.

J.-B. L.

* * *

Signalons encore avant, de sortir des publications du Canada : **le Premier Pêché**, par Madeleine. Charmant recueil en vente chez tous nos libraires et qu'il fait bon de lire. Nous le recommandons tout spécialement à nos lecteurs. Si nous avons quelque péché à reprocher à Madeleine, ce ne serait pas d'avoir mis les soins d'une jeune fille auprès de notre poète Crémazie pour adoucir ses derniers moments, surtout lorsqu'ils peuvent échanger une conversation comme celle-ci : "Le prêtre me quittait lorsque vous êtes venue. Il m'a prodigué les suprêmes consolations. Je pars content, en paix avec ma conscience... La résignation m'est douce, car je vais vers le bonheur ; j'entre dans la véritable vie ! Pour un chrétien, mourir c'est revivre ! etc."

D'ailleurs, l'absolution du R. P. Louis Lalonde, S. J., qui précède ces pages charmantes, vaut mieux que la nôtre.

* * *

M. Henri Bourassa vient de publier en français son étude sur **les Canadiens-Français et l'empire britannique**. Ce travail destiné surtout au public de la Grande-Bretagne est, comme toutes les publications de M. le député de Labelle, un beau travail fortement pensé et bien écrit, en français comme en anglais ; nous ne pouvons trop le recommander à nos lecteurs. On trouvera cette brochure en vente chez tous nos libraires. Cette belle étude a aussi paru dans la *Nouvelle-France*, numéro de janvier.

* * *

Un Fondateur d'Ecoles Bretonnes.—JEAN DE LA MENNAIS (1780-1860), fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel et des Filles de la Providence de Saint-Brienc, par le R. P. LAVEILLE, prêtre de l'Oratoire. Deux volumes in-8°, de 580 et 680 pages, imprimés sur très beau papier, avec deux portraits en héliogravure et un autographe. Prix : \$2.50. Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

A l'heure où agonisent les dernières libertés des catholiques, voici un livre qui leur apporte plus d'une utile leçon. C'est l'histoire d'un homme qui, venu au monde parmi des ruines pareilles à celles qu'on prépare, a passé sa vie à les relever, pièce à pièce, d'un main aussi diligente qu'infatigable, et n'est mort qu'après avoir raffermi en France, aussi bien qu'en Bretagne, l'édifice des croyances chrétiennes. Ce prêtre au "zèle de feu" et au "courage de fer" est un admirable modèle de patience, d'espérance indomptable, d'action énergique et joyeuse, au milieu de difficultés presque de tout point semblables à celles au milieu desquelles nous nous débattons. Voilà pourquoi cette biographie vient à son heure.

A. L.